This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 07581472 7

Ted Baldwin

[illegible]

III.E.28

Des Boulmiers

NKT

~~1000 D~~

MÉMOIRES
DU MARQUIS DE SOLANGES.

PREMIERE PARTIE.

MÉMOIRES
DU MARQUIS DE SOLANGES.

PREMIERE PARTIE.

Jean Auguste Julien Des Boulmiers

Mon Fils à vos vertus faites-vous reconnaître.

MELANIDE, *Scène derniere.*

A AMSTERDAM;
Et ſe trouvent à Paris,
CHEZ L'ESCLAPART le jeune, Libr.
Quai de Geſvres;
&
la Veuve DUCHESNE, Libr.
rue St. Jacques.

M. DCC. LXVI.

ASTOR LIBRARY
NEW-YORK

MÉMOIRES
DU MARQUIS
DE SOLANGES.

LETTRE PREMIERE.

Du Marquis de Solanges, à Saint Felix, ſon camarade d'Étude & d'Académie.

ME voici donc arrivé à Bruxelles par la diligence que mes compagnons de voyage trouvaient bien lente, & que je trouvais bien vîte; elle m'éloignait de toi, mon cher St. Felix.

Ces gens, me diſais-je, en voyant leur gaieté, ne laiſſent donc point d'amis qu'ils regrettent. Qu'ils ſont à plaindre! Ah! je comprends; ce ſont des camarades qu'ils vont trouver, Qu'ils ſont heureux!

Voilà ce que je penſais de nos voyageurs dans le ſilence de la premiere matinée; mais lorſque l'on fut arrivé à la dînée, & que la familiarité de la table eut amené plus de confiance & de liberté, chacun parla du ſujet de ſon voyage.

Deux Négocians qui allaient à Amſterdam parlerent eſpeces, change & commerce. Un Comédien gaſcon qui venait d'être hué à Paris, & qui allait ſe faire ſiffler à Bruxelles, donnait des regles ſur la déclamation à deux Capucins ; leur enſeignait la préciſion du geſte, l'élégance de l'attitude, les inflexions de la voix, & la pureté de la prononciation. D'un autre côté, un Italien parlait projets & loteries à un Anglais qui lui répondait politique ; & un gros Hollandais qui ne parlait de rien, mais qui mangeait de tout. Ah! mon ami, la bonne ſuite de portraits que j'aurais à te faire! mais je ne ſuis pas aſſez gai pour être plaiſant, & mes originaux ne ſont bons qu'à peindre en ridicule.

On vint avertir que les chevaux étaient mis, on monta dans la voiture; mais chacun voulant achever la phraſe dans laquelle il avait été interrompu, tout le monde ſe mit à parler à la fois, & perſonne ne s'entendit.

La converſation était trop vive pour pouvoir continuer ainſi: peu-à-peu l'on baiſſa le ton, on s'arrangea de ſon mieux, & l'on s'endormit pour digérer en paix. Le ſouper ne fut pas moins gai que le dîner, & les trois autres jours ſuivirent à-peu-près de même.

Enfin je ſuis arrivé chez le Baron Georges-Léopold-Jean-Népomucen Wanofdermund, Commandeur de l'Ordre Teutonique, Grand Bailli de N... Député des États de Brabant, &, qui pis eſt, mon très-cher & très-honoré Oncle, qui, malgré la dignité Flamande, m'a reçu avec aſſez de cordialité.

Il donne demain un très-grand dîner à toutes les Excellences de la Ville en faveur de mon arrivée. O la belle choſe que ce dîner ! je t'en promets une peinture Flamande dans ma premiere Lettre. Adieu, cher St. Felix, portes-toi bien ; ſonges à moi quelquefois, & aimes-moi toujours.

A Bruxelles.

LETTRE II.

De St. Felix au Marquis de Solanges.

J'Ai auſſi voyagé depuis ton départ, mon cher Marquis, afin de diſſiper l'ennui que me cauſait ton abſence. Une ſi longue & ſi douce habitude m'avait rendu ta préſence néceſſaire.

J'ai été chez Madame de M... à ſa Terre près de Fontainebleau ; par conſéquent je te dois auſſi le récit de mon voyage : s'il eſt moins gai que le tien, il ne ſera peut-être pas moins intéreſſant.

Je pris le coche d'eau par la même raiſon qui te fit prendre la diligence : le bon Charpentier, qui était incommodé, n'était pas en état de courir devant ma chaiſe.

Nous n'eſſuyâmes ni tempêtes ni naufrages, point d'écueils, point de corſaires ; ainſi le trajet fut heureux.

Je m'étais tapi dans un coin du coche le plus déſert que j'avais pû trouver ; le ſoleil qui m'incommodait m'obligea à changer de place, & j'allai me mettre à côté d'un homme d'honnête apparence. Je tirai de ma poche l'ami Chaulieu, dont je trouvai la gaieté fort mauſſade pour la premiere fois de ma vie : malheur à l'Auteur qui tombe entre les mains de quelqu'un réflexion, notre voyage s'acheva : nous vîmes venir à nous un petit bateau, dans lequel nous diſtinguâmes un moment après une Dame & un enfant.

Eh ! c'eſt ma femme & ma fille, dit mon compagnon de voyage, avec une joie qu'il ſemblait vouloir faire partager à ceux qui étaient autour de lui ; oui ce ſont elles... C'eſt ma femme... C'eſt ma fille... Eh ! bon jour, mon cœur ! Bon jour, mon ami ! Bon jour, mimi... Bon jour, papa ! Le viſage du bon mari s'était animé par la joie ; la femme accuſait la lenteur du bateau, & ne ceſſait d'envoyer mille tendres baiſers au-devant de ſon époux ; l'enfant tendait ſes petits bras à ſon papa ; & mes yeux, témoins d'une ſcène ſi touchante, ſe rempliſſaient des larmes précieuſes du ſentiment.

Rien n'eſt indifférent pour les ames ſenſibles, elles jouiſſent délicieuſement du bonheur des autres ; mais auſſi pour elles la douleur marche ſur les pas du plaiſir.

La pauvre petite enfant pour monter ſur le coche appuya ſa main ſur le bord du batelet, à l'inſtant que l'eau, qui était rapide, les fit heurter avec force, & ſa petite main fut miſe en pieces. La joie fut bientôt changée en triſteſſe ; & le coup qui briſa la main de leur fille, écraſa le cœur de ces bonnes gens ; j'en fus moi-même ſi accablé, que j'oubliai mon porte-manteau, qu'il fallut aller chercher à Montreau, où allait le coche.

Je n'ai point voulu quitter cette honnête famille que je n'aie vu panſer la bleſſée ; & pendant que le Chirurgien remettait ſa pauvre petite main diſloquée, cette aimable enfant baiſait encore celle de ſon papa, qu'elle preſſait contre ſes lévres, en l'arroſant des larmes que la douleur lui arrachait.

Voilà, cher Solanges, le récit de mon voyage ; j'attends dans ta premiere celui du dîner des Excellences : mais ménages un peu ton Oncle ; c'eſt un honnête homme qui t'aime de tout ſon cœur, & que j'aime de tout le mien à cauſe de cela. Il tire vanité d'une haute naiſſance ; c'eſt un préjugé ridicule, ſans doute, mais ſouvent néceſſaire. Un homme qui parle ſans ceſſe de la gloire de ſes ayeux ne voudrait pas devenir la honte de ſa poſtérité.

A M.... près Fontainebleau.

LETTRE III.

Du Marquis de Solanges à St. Félix.

QUE la Lettre que tu vas lire eſt différente de celle que je t'avais promiſe ! De vingt conviés annoncés ſous des titres faſtueux & par des cordons de toutes les couleurs, un ſeul me parût mériter d'être diſtingué. Sa parure était auſſi ſimple que ſon air était noble : ſa démarche était fiere ; mais ſon maintien était naturel ; ſon regard était impoſant, mais le ſon de ſa voix était doux, & il n'ouvrait jamais la bouche ſans émouvoir le cœur. Quoiqu'il parût à peine avoir quarante ans, des cheveux blancs comme la neige, ſemblaient attirer encore la vénération pour une figure ſur laquelle on croyait appercevoir un rayon de la divinité.

Dès que j'eus vu cet aimable étranger, il ne me fût plus poſſible de lever les yeux de deſſus lui ; aucun de ſes mouvemens ne m'échappa plus, je ne ſais pourquoi ; mais j'aurais bien deſiré que cet homme reſpectable fût mon Oncle, puiſque j'ai eu le malheur de perdre mon pere ; j'aurais encore bien voulu être à table à côté de lui ; mais le Prince de la T. T. qui occupait la premiere place ayant abſolument voulu m'avoir à côté de lui, je fus obligé de m'y rendre; M. de Juliers choiſit modeſtement la derniere, & je me trouvai vis-à-vis de lui.

J'obſervai qu'il était ſobre & qu'il ne mangeait point de tous les mets rares & de tous les ragoûts compoſés que chacun recherchait; je remarquai auſſi qu'il était mieux ſervi par un ſeul domeſtique, habillé très-ſimplement, mais preſque auſſi-bien que lui, que tous les autres conviés qui avaient trois ou quatres Valets-de-pied, Coureurs ou Heyducs qui s'amuſaient à ricaner derriere leur chaïſe. Je compris à l'empreſſement & au reſpect de ce domeſtique, que ſon Maître le traitait plus en ami qu'en valet.

On me demanda des nouvelles de Paris ; je dis celles que je ſavais. On me parla de mon voyage, & je racontai l'hiſtoire du bon Hollandois mâché par le Comédien gaſcon ; chacun en rit beaucoup, excepté le ſeul à qui j'aurais voulu qu'elle fit plaiſir, & pour lequel je m'étais mis en dépenſe d'eſprit. Je fus véritablement fâché de ſon indifférence ; je craignis même qu'il ne me fût échappé quelque choſe qui eut pû lui déplaire, & lui faire prendre de moi une idée déſavantageuſe, & je rougis d'un ſuccès qui n'avait pas mérité ſon applaudiſſement.

Il ne dit preſque rien pendant le repas ; mais un des convives qui ſe vantait de deſcendre du fameux Henri de Brederode, Chef de la premiere conjuration contre la tyrannie eſpagnole, ayant voulu parler du Duc d'Albe & de ſon gouvernement, fit un anachroniſme ſi furieux que perſonne ne pût retenir un prodigieux éclat de rire. Loin que l'illuſtre diſcoureur fût honteux de montrer une ſi profonde ignorance de l'Hiſtoire de ſon pays, & même de celle de ſa maiſon, il voulut ſoutenir ſa bévue d'un pari de mille ducats, dernier argument d'un ſot qui veut payer de ſa bourſe, ne pouvant payer de ſa perſonne.

On ne voulût point accepter le pari ; mais mon Oncle prit la parole , & dit qu'on pouvait s'en rapporter à M. de Juliers, qu'il ne connaiſſait perſonne plus inſtruit que lui dans l'Hiſtoire.

Mon cher St. Felix, ce M. de Juliers était mon étranger que j'aimais déjà tant. Une modeſte inclination de tête fût toute ſa réponſe à cette politeſſe ; mais le bavard l'ayant preſſé de décider, M. de Juliers lui répondit qu'il croyait qu'il ſe trompait au moins de douze ans ; & comme il n'ajouta rien de plus, l'autre l'aſſura qu'il ſe trompait lui-même & que cela ne ſe pouvait pas.

Alors Mr. de Juliers ſans quitter le ton ſimple & modeſte qu'il avait pris, & qui lui paraiſſait ſi naturel, commença l'Hiſtoire de la révolte des Pays-Bas, & la mit ſous les yeux en quatre mots.

„ Les Provinces-Unies, dit-„ il, n'eurent long-tems que „ des Seigneurs particuliers ; „ mais Marie, fille de Charles „ le Hardi, ayant épouſé Maximilien, les porta à la maiſon d'Autriche. Philippe, qui „ naquit de ce mariage, épouſa Jeanne, fille de Ferdinand „ d'Arragon & d'Iſabelle de „ Caſtille, & par cette alliance „ les joignit à la Monarchie „ Eſpagnole qui en jouit tran-

„ quillement juſqu'au régne de
„ Philippe ſecond.

„ Ce Prince ſévere & farou-
„ che était trop ennemi des Pri-
„ viléges de tous ſes Sujets pour
„ laiſſer ſubſiſter long-tems ceux
„ de ces Provinces; & les ayant
„ totalement abolis, il en con-
„ féra le gouvernement à la Du-
„ cheſſe de Parme, & l'adminiſ-
„ tration des affaires au Cardi-
„ nal de Granvelle, tous deux
„ dignes de la confiance d'un
„ tel maître. Le Cardinal ayant
„ voulu y établir l'Inquiſition,
„ fût rappellé en 1564, à la
„ ſollicitation du Prince d'Oran-
„ ge & des Comtes d'Egmont &
„ de Horne, qui depuis eurent
„ la tête tranchée.

„ Quelques Gentilshommes „ s'étant aſſemblés chez le Com„ te de Marnix, homme de tête „ & factieux, réſolurent de s'op„ poſer à la tyrannie dont ils „ étaient menacés.

„ Henri, Prince de Brederode, „ & deſcendu des anciens „ Comtes de Hollande, fût „ chargé de préſenter, à la tête „ de quatre cens Gentilshom„ mes, une requête à la Gou„ vernante, qui ne leur donna „ aucune ſatisfaction. Le mé„ contentement de la Nobleſſe „ éclata bientôt. Le Roi d'Eſ„ pagne inſtruit de ces troubles, „ crut qu'il n'était queſtion pour „ les faire ceſſer que d'envoyer „ un Gouverneur plus ferme,

„ & il fit choix de Ferdinand, „ Duc d'Albe, grand Capitaine; mais ſuperbe & cruel, „ & qui révolta les eſprits loin „ de les ramener.

„ La révolte ayant éclaté, „ les confédérés ſongerent à ſe „ donner un chef, & leur choix „ tomba ſur Guillaume de Naſſeau, Prince d'Orange, homme d'une valeur connue, & „ d'une politique conſommée, „ raſſemblant le zele & la prudence, le courage & le ſangfroid; faiſant ſervir les motifs de la religion aux intérêts „ des peuples, & les reſſentimens particuliers au bien général; digne, enfin, d'une ſi „ grande entrepriſe.

„ Ce fut alors que commença
„ cette longue & ſanglante
„ guerre qui dura quatre-vingt-
„ deux ans ; car ce ne fut qu'en
„ mil ſix cent quarante-huit que
„ par le traité de Munſter le Roi
„ d'Eſpagne reconnût la Répu-
„ blique de Hollande indépen-
„ dante de ſa Couronne.

La queſtion ayant d'abord paru fort indifférente à la plupart de ceux qui étaient à table, chacun avait renoué la converſation avec ſon voiſin ; mais M. de Juliers, ſans élever la voix, ſans paraître même deſirer d'être écouté que de celui à qui il parlait, expoſa le fait d'une maniere ſi claire, ſi intéreſſante, que ceux qui étaient proches de lui ſe tournerent bientôt de ſon côté, & n'écouterent plus ceux qui leur parlaient. Le ſilence ſe fit inſenſiblement, & il obtint l'attention générale que ſon diſcours méritait.

Alors il attaqua la politique abominable de Philippe ſecond, non-ſeulement par ſa morale, mais par rapport à ſes propres intérêts; fit voir comment ce Prince perfide envers ſes alliés, inhumain envers ſes ſujets, homicide de ſa femme & de ſon propre fils, avait cauſé pendant 38 ans les troubles de l'Europe, en perdant lui-même la meilleure partie de ſes États. Il développa ſes menées avec le Pape Sixte cinq, ſes intrigues avec les Guiſes, ſes trahiſons envers Eliſabeth ; & paſſant enſuite aux révolutions de la Ligue, il fit un tableau ſi touchant des extrémites où la France fût réduite, & des malheurs du meilleur des Rois, que les larmes vinrent aux yeux de tous ceux qui l'écoutaient.

Il ne ſemblait pas que ſa mémoire entrât pour rien dans ſon récit ; on eut dit qu'il racontait un fait récent arrivé ſous ſes yeux, qu'il le mettait ſous les vôtres, qu'il vous en rendait le témoin, que vous le voyez avec toutes les circonſtances, que vous en prévoyiez toutes les ſuites : d'un œil il vous faiſait conſidérer le paſſé, de l'autre, il vous faiſait pénétrer dans l'avenir ; une réflexion courte, vive & juſte, vous jettait un trait de lumiere qui éclairait toute la ſcène ; & ſans étaler d'érudition, ſans annoncer de prétentions, ſans ſe paſſionner, ſans preſque s'émouvoir, il vous entraînait ſans que vous puiſſiez vous en appercevoir : vous vous ſentiez intéreſſé, pénétré, ravi d'admiration. Simple & froid en apparence, mais véhément & rapide en effet, on eut dit de ces montagnes couvertes de neiges & de glaces qui jettent des feux & des flammes.

Le diſcours de M. de Juliers qui avait duré près d'une heure avec la même abondance, fût ſuivi des applaudiſſemens qu'il méritait, & qu'il reçut avec ſa modeſtie accoutumée, ou plutôt naturelle.

Tandis qu'il était ſi indifférent aux éloges qu'on lui donnait de toutes parts, je ne ſavais, moi, quelle contenance tenir. J'étais tranſporté de joie, & j'avais les yeux humides de larmes.

Enfin on ſe leva de table, & l'on ſe rendit au jardin. Je brûlais d'envie de faire auſſi mon compliment à M. de Juliers; mais outre que je ne ſavais par où commencer, je ſentais qu'il ne devait pas faire grand cas des éloges d'un homme de mon âge, auquel il n'avait pas même paru faire attention pendant tout le dîner.

J'avais cependant une ſi bonne idée de ſon cœur, & il avait donné tant de preuves de ſon honnêteté, que j'étais prêt à me décider à l'aborder, lorſque mon Oncle qui était avec lui me tira de cet embarras, en me faiſant ſigne de m'approcher.

Voilà, me dit-il, le meilleur ami de votre pere; priez-le de vouloir bien être le vôtre, & aſſurez-le que vous ne négligerez rien pour mériter cet honneur.

Ah! oui, Monſieur, m'écriai-je en me jettant à ſon col, & le ſerrant de toutes mes forces;

oui, Monſieur, je vous promets d'avoir toute ma vie pour vous le reſpect & la tendreſſe d'un fils. Il ne me fût pas poſſible d'en prononcer davantage; & en diſant cela, mon cœur qui était gros depuis long-tems, s'épanouit tout-à-coup, & je verſai des larmes en abondance.

M. de Juliers ne me répondit rien; mais je vis qu'il regardait mon Oncle, & tous deux détournerent la tête. Enfin M. de Juliers me promit ſon amitié, m'embraſſa deux fois avec affection, & mon Oncle m'embraſſa de même, en m'engageant de nouveau à m'attacher à ce reſpectable ami.

Après ce que tu viens de lire,

je te laiſſe à penſer ſi je le promis de bon cœur ; je fus tout le reſte de la journée, non pas dans la joie, mais dans une eſpece de délire : jamais je n'avais éprouvé des ſentimens ſi rapides & ſi enchanteurs, puiſque ceux qui nous uniſſent ont pour-ainſi-dire pris naiſſance avec nous, & ſe ſont accrus inſenſiblement ; conſerve-les moi toujours, cher bon ami, compte ſur les miens pour la vie, & partage aujourd'hui mon bonheur.

A Bruxelles.

⁂

LETTRE IV.

Du Marquis de Solanges à St. Felix.

TA Lettre nous a fait le plus grand plaiſir, mon cher St. Felix, car je l'ai montrée à M. de Juliers, que je n'appellerai plus que mon bon ami; ſonge, par parentheſe, à t'y accoutumer auſſi, car ce ſera bientôt le tien, s'il ne l'eſt déjà.

Il a trouvé ta petite relation on ne peut plus touchante. La réflexion qui termine ta Lettre lui a beaucoup plû, & lui a fait juger favorablement de ton eſprit & de ton cœur. Il veut te voir abſolument, & il a engagé mon Oncle à t'inviter à venir paſſer quelque tems avec nous. Il en a facilement obtenu la permiſſion, & je ſuis chargé de t'en inſtruire, en attendant la Lettre d'une invitation plus formelle, que mon Oncle doit t'écrire inceſſamment.

M. de Gueronde, Gentilhomme du Prince de la T. T. qui eſt parti d'hier, revient au commencement du mois prochain, il irà te voir & t'offrir une place dans ſa chaiſe, ou mon Oncle t'enverra la ſienne. Ainſi nulle difficulté comme tu vois ; tout eſt prévenu, tout eſt applani.

Je vais prendre le ſoin de faire

arranger le petit appartement que l'on te deſtine ; nos bras & nos cœurs ſeront ouverts pour te recevoir.

Que de plaiſirs ! que de bonheur ! quatre amis enſemble ! l'enviſages-tu, le deſires-tu comme moi, mon cher St. Felix ?

A Bruxelles.

LETTRE V.

De St. Felix au Marquis de Solanges.

J'AVAIS reçu ta Lettre avec le plus grand plaiſir, celle de ton Oncle avec reconnaiſſance. J'attendais le moment du départ avec impatience ; mes malles étaient prêtes, mes adieux étaient faits : le bon Charpentier raffollait de notre voyage, tu ſais comme il t'aime ; je ne le trouvais cependant pas aſſez bien remis de ſa derniere maladie, & je voulais qu'il vint par la diligence, mais il s'obſtinait à vouloir courir devant nous, parce que, diſait-il, il ne voulait pas qu'un autre eut le plaiſir de t'apprendre mon arrivée : mais ce pauvre garçon vient tout-à-coup de retomber malade ; une fiévre ardente, un tranſport violent l'agitent au point qu'il s'eſt levé à pluſieurs repriſes pour ſauter par la fenêtre, parce qu'il dit que je ſuis parti ſans lui. On a été obligé de le lier, & j'ai eu toutes les peines du monde à m'en faire reconnaître ; il repouſſe tout ce qui ne vient pas de ma main.

Tu ſais avec quelle intrépidité ce brave garçon expoſa ſa vie pour ſauver la mienne ? Non je ne l'abandonnerai point à l'ignorance des Médecins, à l'indifférence d'une garde. Je ne fais point un acte de généroſité ; je remplis un devoir de l'humanité : la reconnaiſſance eſt le plus ſacré de tous. Oui, mon cher Solanges, tous les hommes ſont freres, lorſqu'ils ſont égaux par la vertu. Un domeſtique fidele doit être regardé comme un ami malheureux ; ſon infortune eſt un titre de plus : l'amitié eſt-elle donc un ordre de chevalerie pour lequel on ait beſoin de faire preuve de nobleſſe ? Adieu, mon cher Marquis, excuſe mon retard auprès de ton Oncle ; aſſure ton ami de mes ſentimens reſpectueux, & compte à jamais ſur la ſincérité des miens.

A Paris.

LETTRE VI.

Du Marquis de Solanges à St. Felix.

TU es un garçon unique, tu nous refuſes & tu nous enchantes ! Eſt-ce là comme tu nous conſoles de ta perte en nous donnant de nouvelles raiſons de te regretter ?

M. de Gueronde, qui devait t'amener ici, nous a dit qu'il avait fait l'impoſſible pour t'engager à l'accompagner à une fête magnifique donnée par l'Ambaſſadeur de la Cour de Vienne : tout ce que celle de France a de plus aimable y était raſſemblé.

Les deux comédies, le bal, les feux, les illuminations, tous les plaiſirs y étaient réunis, & il n'a pû t'arracher d'auprès du lit du pauvre Charpentier ; à ton âge.... M. de Juliers te compare à ces plantes, qui germent croiſſent & mûriſſent preſque en même tems.

En vérité je ne ſais plus auquel de vous deux je dois le plus de vénération, à toi ou à lui; mais je vous aimerai tous les deux ſans meſure. Ah! que je ſerais coupable ſi je m'égarais jamais au milieu de deux amis ſi reſpectables!

Mon bon ami me diſait dans une converſation que nous eûmes l'autre jour ſur la différence des conditions & des fortunes, que cette diſtribution inégale, que l'on a quelquefois taxée d'injuſtice, eſt un effet de la ſageſſe de la Providence & une marque évidente de ſa bonté.

Elle a voulu, me diſait-il, nous obliger à nous aimer, en nous uniſſant par nos beſoins &

nos ſecours mutuels, & en nous laiſſant le double plaiſir de donner & de recevoir.

Le fort doit défendre le faible, le riche ſecourir l'indigent, l'éclairé conduire le ſimple.... Eh bien! mes amis, le ciel vous a accordé le don de la ſageſſe, vous devez le partager avec moi, vous écarterez les ennemis de ma jeuneſſe, vous me défendrez contre mes paſſions, vous m'empêcherez d'en être l'eſclave, vous vous rendrez les maîtres de ma conduite pour me forcer à le devenir enfin de moi-même.

Si je vous réſiſte, ce ſera malgré moi, car ma volonté conſtante eſt de vous obéir;

mais votre amitié ne ſe rebutera point : vos ſoins ſeront infatigables, & le prix que vous en recevrez, ſera de me voir un jour digne d'être votre ami, après avoir été votre éleve ; n'eſt-ce pas, cher St. Felix ?

Mon Oncle vient d'être nommé Député des États de Brabant, à la Cour de Vienne ; il doit bientôt s'y rendre, mais ce voyage ne change rien au projet du tien. Il doit même t'écrire encore & te faire une nouvelle invitation avant ſon départ. Inſtruis-nous du tien & du moment de ton arrivée quelques jours auparavant ; nous irons au-devant de toi juſqu'à Mons, & le bon Charpentier ſera trompé dans ſes projets ; car j'eſpere qu'il ſera guéri & qu'il ſe trouvera en état de te ſuivre : donne-moi des nouvelles de ſa ſanté, cet honnête garçon mériterait qu'on s'intéreſſât à lui, lors même que tu n'y prendrais aucune part, & je ferais de tout mon cœur des vœux pour ſa guériſon, quand elle ne ſerait pas l'époque de notre réunion.

A Bruxelles.

◆

LETTRE

LETTRE VII.

De M. de Juliers au Baron, à Vienne.

DEPUIS que vous êtes parti, mon cher Baron, Solanges ne me quitte plus ; il épie le matin le moment de mon réveil, & c'eſt toujours lui qui entre le premier dans ma chambre, il diſpute avec vos gens l'avantage de me ſervir ; il ſerait moins attentif, moins prévenant pour ſa maîtreſſe.

Ah ! s'il connaiſſait l'objet de ſes empreſſemens.... à Dieu ne plaiſe que j'aille déchirer ſon cœur pour prix de ſa tendre che vengeance a tiſſue, perfide Adolphe!... Infortunée Caroline!... Malheureux Solanges!... Je ne jette jamais les yeux ſur cet aimable enfant, que mes larmes ne ſoient prêtes à couler. Il eſt ſi intéreſſant par lui-même, indépendamment de ſes malheurs!

Si vous voyez avec quels tranſports il attend ſon ami St. Felix; combien ſon impatience eſt active. En effet, ce jeune homme eſtimable a toute la ſageſſe, poſſede toutes les qualités d'un homme conſommé.

J'en conçus la plus haute eſpérance dès le premier moment où je le vis : il n'avait alors que ſix ans.

Vous ſavez qu'ayant perdu ſes parens, encore au berceau, ſans ſecours, un Eccléſiaſtique s'était chargé de l'élever, ainſi que ſon frere, juſqu'à l'âge où ils ſeraient en état de profiter de l'éducation que la bonté du Roi accorde à la nobleſſe indigente.

St. Felix avait, dis-je, à peine ſix ans; comme il montrait beaucoup de ſens pour ſon âge, on l'agaçait par des queſtions dont il ſe tirait en rempliſſant tout le monde d'admiration.

Quelqu'un s'aviſa de lui demander ſi ſon frere & ſon bon ami étaient l'un & l'autre condamnés à la mort, & qu'il pût en ſauver un, lequel des deux il laiſſerait périr.

S'il n'eût conſulté que ſon eſprit, il aurait trouvé la réponſe difficile, car il les aimait tous deux également ; mais ſon cœur l'eût bientôt réſolue : je dirais, repondit-il vivement, que l'on ſauve mon frere & que l'on me prenne en la place de mon bon ami. J'étais témoin de cette réponſe ; je le pris dans mes bras en l'embraſſant la larme à l'œil : pluſieurs perſonnes qui étaient préſentes en firent autant, & le bon Eccléſiaſtique qui jouiſſait des éloges que l'on donnait à ſon jeune éleve, nous apprit mille traits de ſon eſprit & de ſon bon cœur.

Son frere, nous dit-il, qui eſt ſon aîné de deux ans, le battit il y a quelques jours pour avoir ſeul quelques fruits qu'on leur avait donnés pour leur goûter; la Bonne s'apperçut de la querelle, car il ne s'en plaignait point: elle ôta le gouter à l'aîné, & le donna tout entier à St. Felix, en quoi elle faiſait un double mal; car elle riſquait d'incommoder celui qu'elle voulait récompenſer, & à coup ſûr elle aigriſſait davantage ſon frere contre lui; mais la bonté de St. Felix répara tout: au lieu de manger les fruits devant ſon frere en ſe moquant de lui, comme un autre aurait fait à ſa place, il voulut les lui rendre;

mais la Bonne s'en apperçut, & l'en empêcha, autre tort qu'elle eut ; car cet acte de générofité n'aurait pas manqué de les réconcilier enſemble, & n'aurait pû qu'inſpirer à l'aîné les mêmes ſentimens qu'il éprouvait de la part de ſon frere.

Je trouvai St. Felix qui pleurait dans un coin écarté avec ſon goûter à côté de lui, ſans y avoir même touché.

Je voulus ſavoir la cauſe de ſon chagrin ; la Bonne ſurvînt & me l'apprit : j'embraſſai cet aimable enfant, je l'applaudis, & la Bonne lui ordonna de goûter ; comment voulez-vous que je mange, lui dit-il, en ſanglottant, tandis que mon frere n'a rien, & que j'en ſuis la cauſe, lorſque je pouvais lui tout donner. Nous fûmes tous enchantés de la beauté de ce caractere, & je jugeai cet enfant dès ce moment-là.

Je réſolus d'en faire un ami à Solanges, qui n'avoit que deux ans moins que lui. J'engageai donc le bon Eccléſiaſtique à me le céder; il n'y a conſenti qu'au moyen de la promeſſe que je lui fis d'aſſurer à cet aimable enfant une penſion de mille ecus de rente.

Je les ai donc fait élever enſemble, & j'ai donné ainſi un jeune maître à Solanges qui a bien plus appris par ſon exemple que par les leçons de tous les Précepteurs du monde.

Ce n'eſt que l'égalité d'âge qui peut faire naitre la confiance & l'amitié. Un enfant careſſe ſon Gouverneur ; mais il ne ſaurait l'aimer comme ſon camarade.

Vous voyez que le ſuccès a comblé mes eſpérances ; nos deux jeunes gens ſont liés plus étroitement que deux freres ; mais ils ne le ſont pas par le goût des plaiſirs, comme il n'arrive que trop ſouvent à leur âge, ils le ſont par l'attrait de la vertu.

A Bruxelles.

LETTRE VIII.

De St. Felix au Marquis de Solanges.

LE bon Charpentier eſt entierement guéri ; il eſt preſque auſſi ſenſible au ſouvenir dont tu l'honores qu'aux ſoins que je lui ai rendus.

Nous allions partir lorſque j'ai reçu la lettre la plus obligeante de la part de M. le Duc Henri de S. Ce Prince aimable que nous avons ſuivi dans une partie de ſes exercices, & qui m'a toujours honoré de ſes bontés, vient de m'en donner une nouvelle preuve.

Il eſt déclaré majeur ; & le

premier uſage qu'il a fait de ſa liberté a été d'aſſurer des penſions à pluſieurs Gentilshommes peu accommodés des biens de la fortune: j'ai été compris dans ce nombre pour une de douze cens livres. J'ai été ſur le champ le remercier de ſes bontés & de ſon ſouvenir : dès qu'il m'a apperçu, il eſt venu au-devant de moi, & m'a embraſſé avec une familiarité bien noble dans un ſi grand Prince.

J'ai voulu le remercier de ſes bienfaits. Ne parlons pas de cela, m'a-t-il dit, c'eſt peu de choſe... Mais, Monſeigneur, ai-je inſiſté, ſi vous continuez à ſuivre votre penchant à la bienfaiſance, quelque riche que vous ſoyez... Je le ſerai toujours aſſez, m'a-t-il répondu, ſi je puis acquérir & conſerver des amis comme vous, mon cher St. Felix ; vous êtes le ſeul qui n'ayez point flatté mes caprices, continuez à me dire la vérité ſans ménagemens ; oubliez mon rang, & ne voyez que votre ami dans votre ancien camarade ; & il m'a encore embraſſé, en me priant de venir pour quelques jours avec lui à *M*.... où il demeurera tout le tems qu'il ne ſera pas obligé de réſider en Allemagne.

Mais ce qui m'a fait le plus de plaiſir, c'eſt l'attention qu'il a eue de me demander de tes nouvelles, & le bien qu'il m'a dit de toi.

Je lui ai l'obligation, a-t-il ajouté, d'avoir perdu l'air de contrainte que j'avais en abordant quelqu'un, & que l'on m'avait forcé de prendre, en me répétant qu'un Prince doit mettre de la dignité dans ſon maintien. Je le ſurpris une fois qu'il me contrefaiſait, & cette leçon m'a corrigé : ſi j'ai jamais des enfans, & qu'ils s'aviſent de marcher en Princes, je les lui enverrai. La fortune l'a mis dans le cas de n'avoir beſoin de perſonne ; mais comme je ne veux pas non plus lui être redevable, donnez-lui de ma part cette bagatelle pour le payer de la bonne leçon que j'ai reçue de lui, & aſſurez-le de ma reconnaiſſance & de mon amitié.

Cette bagatelle eſt une boëte d'or ſuperbement enrichie, dans laquelle eſt le portrait de cet aimable Prince. Comme je lui ai dit que j'étais prêt à partir pour t'aller joindre; cela étant, je vous rends la parole que vous m'avez donnée, m'a-t-il dit, je ne voudrais pas retarder le plaiſir que vous allez avoir auprès de votre ami.

J'ai cru ne pas devoir montrer moins de reconnaiſſance qu'il faiſoit voir de généroſité, & je lui ai promis de paſſer quinze jours à M.... & plus, s'il le deſirait.

Sans doute tu ne me blâmeras pas de ce ſacrifice, mon cher Solanges ; il faut ſatisfaire à ſes devoirs avant de contenter ſes deſirs.

J'aurais bien pû t'envoyer le préſent dont je ſuis chargé ; mais j'ai mieux aimé te le donner moi-même.

Je dois des remercimens infinis à ton cher Oncle, pour toutes ſes bontés ; mais où dois-je les lui adreſſer, eſt-ce à Vienne, eſt-ce à Bruxelles ?

A Paris, &c.

◆

LETTRE IX.

Du Marquis de Solanges à St. Felix.

O Mon ami ! viens m'aider à ſupporter l'accablante triſteſſe où le récit de M. de Juliers vient de me plonger.

Je ne t'avais promis que joie & ſatisfaction, & tu ne trouveras que douleur & abattement ; mais je te connais, tu ne ſeras pas moins empreſſé à partager mes peines que tu l'étais à jouir de mes plaiſirs : les ſoupirs d'un ami malheureux ne te fatigueront point, les effuſions de ſon cœur ne feront point ſans charmes pour toi : une ame enivrée de ſon bonheur l'épanche par-tout; mais la confiance d'une ame affligée eſt plus flatteuſe & plus touchante.

J'avais prié pluſieurs fois M. de Juliers de m'apprendre les triſtes aventures de mon pere, dont je n'avais jamais ſû les circonſtances. Je le preſſai hier plus que de coutume, & il ne remit qu'après le dîner à me ſatisfaire.

Il me conduiſit dans un petit bois, où nous nous enfonçâmes afin de n'être troublés par perſonne. Le ſoleil obſcurci par d'épais nuages, ne répandait qu'une clarté ſombre dans ce lieu déſert; & le profond ſilence qui régnait autour de nous, inſpirait une ſorte d'horreur qui répondait au funeſte récit que j'allais entendre, & que je n'oublierai de ma vie.

„ Votre pere, me dit-il, en „ ſuivant le ſien dans un voyage qu'il fit à la Cour du Prince de .... y vit l'aimable Comteſſe Caroline à qui vous devez le jour.

„ La haute conſidération que „ votre grand-pere s'était acquiſe dans la plupart des „ Cours d'Allemagne, où il „ avait été envoyé pour le ſervice du Roi de France, ne „ contribua pas moins que ſa „ fortune à lui faire obtenir la „ main de cette charmante perſonne, lorſqu'il en fit la de-

„ mande pour ſon fils, que chacun eſtimait à cauſe de ſa „ ſageſſe & des talens qu'il avait „ acquis, quoiqu'il fût alors „ dans la premiere jeuneſſe. Il „ n'avait alors que dix-neuf ans.

„ L'aimable Caroline, moins „ âgée que lui d'une année, „ paſſait pour la perſonne la „ plus accomplie de ſon ſexe, „ & chacun deſirait l'union de „ deux amans qu'il ſemblait que „ le ciel eut formés l'un pour „ l'autre.

„ Comme le penchant & la „ bienſéance avaient été plus „ conſultés que la vanité & l'intérêt, les conventions avaient „ été facilement réglées : quelques diſputes de généroſité

„ réciproque avaient été les
„ ſeuls objets de diſcuſſion en-
„ tre ces honnêtes parens.

„ Le plus ſaint des nœuds
„ allait donc ſerrer le plus ten-
„ dre des engagemens ; tout
„ était préparé, & l'on n'atten-
„ dait plus pour conduire les
„ amans à l'Autel que le con-
„ ſentement de l'ayeul de Ca-
„ roline, qui était allé prendre
„ les eaux d'Aix-la-Chapelle.
„ Comme on n'avait pas douté
„ un ſeul moment de l'obtenir,
„ ſon refus jetta tout le monde
„ dans la plus grande conſter-
„ nation ; chacun lui écrivit
„ inutilement, pour le preſſer
„ de ſe rendre aux vœux d'une
„ famille entiere.

„ Le vieillard fut inflexible, „ & répondit que tant qu'il vi„ vrait ſa petite-fille ne ſerait „ l'épouſe que du Baron Wil„ hem, grand Chambellan du „ jeune Prince Adolphe, & „ c'était ce Prince lui-même „ qui en avait fait la demande „ pour ſon favori.

Je voudrais, mon cher Solanges, me dit M. de Juliers en s'interrompant, couvrir d'un voile épais ce myſtere d'horreur; mais je ne puis me diſpenſer de vous apprendre que le Prince Adolphe, dont le cœur n'était pas plus délicat que ſes principes n'étaient honnêtes, était devenu amoureux de la belle Caroline; & ne pouvant ni l'épouſer, ni l'avoir pour maîtreſſe, il avait déterminé ſon coupable favori à la demander en mariage, pour lui céder enſuite ſes droits ſur ſa femme.

„ Quelque tendreſſe que le „ Comte de Wan... reſſentit „ pour ſa fille, quelqu'attachement qu'il eut pour Meſſieurs „ de Solanges, il ne pût ſe réſoudre à déſobéir pour la premiere fois de ſa vie à un pere „ pour lequel il avait toujours „ eu le plus profond reſpect.

„ J'eſpere, leur dit-il, lorſqu'il ſera de retour, faire taire l'ambition, pour ne laiſſer écouter que la nature, „ dont la voix parlera plus fortement à ſon cœur. Il a toujours tendrement aimé ma fil-

„ le ; depuis qu'il m'a donné le „ jour, il n'a reçu de moi que „ des marques de reſpect & „ d'obéiſſance ; ma ſoumiſſion „ le touchera plus que mes repréſentations ne le perſuaderaient, & votre mérite ſeul, „ ajouta-t-il obligeamment, en „ s'adreſſant au jeune Marquis „ de Solanges, ſuffira, ſans „ doute, pour le déterminer : „ un peu de patience & j'eſpere „ qu'avant peu nous ſerons tous „ contens.

„ Demander de la patience „ à de jeunes amans brûlans „ d'amour, à qui l'on avait, „ pour-ainſi-dire, fait toucher „ le bonheur, c'eſt demander „ l'impoſſible.

„ Cependant

„ Cependant ils ſe voyaient „ chaque jour, & vivaient familierement enſemble, ſinon „ dans une ſatisfaction parfaite, au moins dans l'eſpérance „ du retour favorable du pere „ du Comte de Wan... lorſque „ celui du Marquis de Solanges „ reçût ordre de la Cour de „ France de repartir ſur le „ champ.

„ O mon jeune ami! puiſſiez-„ vous ignorer toujours ce que „ ces amans malheureux éprou-„ verent à l'inſtant de cette „ cruelle ſéparation, & ne ſen-„ tir jamais le beſoin preſſant de „ voir ce qu'on aime & toutes „ les douleurs de l'abſence; l'eſ-„ prit s'agite, l'ame ſouffre, le

„ cœur ſe tourmente; il eſt brûlé „ par l'amour, glacé par la crainte ; la vie eſt une langueur, „ l'ennui un poiſon, l'impatience un martyre, le ſouvenir „ même de l'objet aimé devient „ un ſupplice....

„ Mais pourquoi chercher à „ vous attendrir, lorſque mon „ récit demande plus que jamais „ votre attention ?

„ Ils ſe ſéparerent. Il eſt inutile de vous dire que les lettres les plus tendres ſervirent „ à ſoulager les tourmens de „ l'abſence. Que mon ſouvenir „ vous arrache quelquefois un „ ſoupir, écrivait Caroline à votre pere ; mais que ce ſoupir „ ſoit tèndre & non pas doulou-

„ reux. Rappellez-vous Caroline ſans peine, mais non pas „ ſans intérêt. Que je me rappelle votre ſouvenir, cher „ ame de ma vie, lui répondait „ Solanges. Eh! pourrais-je vivre ſans lui; votre image profondément gravée dans mon „ cœur ſe préſente ſans ceſſe entre mon amour & mon déſeſpoir, & me ſoutient dans l'accablement où me laiſſe votre „ abſence.

„ Si les tendres expreſſions „ de leurs cœurs ſervaient à diminuer les peines cruelles de „ l'incertitude, elles ne pouvaient augmenter les eſpérances du bonheur.

„ L'ayeul de Caroline fût,

„ comme je l'ai dit, inflexible ; „ & nos amans ne purent ſe diſſimuler que le terme de leur „ infortune ſerait celui de ſa „ vie : perſpective toujours affligeante pour des cœurs bien „ nés.

„ Mais la fortune leur préparait un de ces momens de joie „ qu'elle fait quelquefois payer „ bien cher.

„ La ſœur aînée de Caroline „ qui était mariée au Baron de „ Wanifox, fût obligée de le „ ſuivre à Paris pour une affaire „ très-importante, & elle pria „ tant ſon pere de lui permettre d'emmener Caroline avec „ eux, qu'enfin il y conſentit.

„ Si l'on veut ſe peindre les

„ tranſports de nos deux amans „ au moment qui les réunit, „ on n'a qu'à ſe rappeller toutes „ les angoiſes de celui qui les „ ſépara : l'un ne peut bien „ s'expliquer que par l'autre.

„ Votre pere informé de l'arrivée de Madame de Wanifox, accourut à l'Hôtel qui lui „ était indiqué, pour apprendre des nouvelles, & s'entretenir avec elle d'une perſonne qui leur était bien chere.

„ Mais quels furent ſon étonnement & ſa joie, en entrant „ dans l'appartement où il fût „ introduit, lorſqu'il apperçût „ Caroline elle-même qui était „ debout à l'attendre. Le mouvement de ſa ſurpriſe le fixa

„ dans le lieu où il commença à „ l'appercevoir. O ciel ! s'écria-„ t-il, en y levant les mains, „ ne me trompez point, ſi vous „ ne voulez m'ôter la vie ; puis „ ſe jettant à genoux comme il „ aurait fait à l'entrée d'un „ Temple, il n'aurait pas quitté „ cette poſture, ſi Caroline elle-„ même n'eût accouru à lui „ pour le relever.

„ Deux heures qu'ils paſſe-„ rent enſemble ne furent qu'un „ continuel tranſport ; mais „ Solanges ayant enfin deman-„ dé à la ſœur de Caroline ſi „ elle lui apportait quelques eſ-„ pérances, elle lui répondit „ qu'il ne pouvait en concevoir „ aucune raiſonnable tant que

„ leur ayeul vivrait ; que tout „ ce qu'on avait pû en obtenir „ était de ne point contraindre „ ſa ſœur à épouſer celui qu'il „ lui avait deſtiné.

„ Alors Solanges paſſa d'une „ joie ſans bornes à une triſteſſe „ ſans meſure : étrange effet „ d'une paſſion violente ; tant „ que le cœur y eſt livré, ſoit „ dans le bonheur, ſoit dans „ l'infortune, c'eſt un délire „ continuel ; il ne ſent que par „ ſecouſſes, il n'agit que par „ tranſports ; ſon état eſt convulſif ; c'eſt une fiévre qui le „ conſume & qui le ſoutient.

„ Cependant le Comte de „ Solanges, votre grand pere, „ ayant appris l'arrivée de la

„ Baronne de Wanifox & de ſa „ bru future, vint leur faire ſa „ viſite, & offrir au Baron ſon „ crédit & celui de ſes amis, „ s'il pouvait lui être utile dans „ l'affaire qui l'amenait à Paris. „ Il ne s'empreſſa pas moins „ pour en rendre le ſéjour agréable „ aux deux Dames, en leur „ procurant tous les amuſemens „ & les plaiſirs poſſibles.

„ Mais la tendre Caroline „ préférait à tous celui de paſſer „ des jours entiers avec votre „ pere, qui partageait bien „ avec elle cette douce ſatisfaction.

„ Dans les termes où ils en „ étaient, leurs parens ne ſe „ faiſaient aucun ſcrupule de

„ les abandonner à eux-mê„ mes.

„ Le plaiſir d'être près l'un „ de l'autre ſans ſurveillans, „ lors même qu'ils pourraient „ avoir toute la terre pour té„ moins, eſt un bien délicieux „ pour deux amans : ils ont be„ ſoin d'être ſeuls pour pouvoir „ ne ſe rien dire à leur aiſe.

„ Aſſis vis-à-vis l'un de l'au„ tre, Solanges ſerrait tendre„ ment dans ſes mains celles de „ ſa maitreſſe, ne trouvant d'au„ tres langages que leurs ſoupirs, „ d'autres expreſſions que leurs „ regards, quand tout-à-coup „ on ouvrit la porte bruſque„ ment. C'était le Comte de „ Wan... le pere de Caroline,

„ ſuivi de ſa fille, & de celui „ de Solanges.

„ Nos amans furent un peu „ déconcertés, & la rougeur „ qui couvrit auſſi-tôt le front „ de Caroline, marqua la confuſion „ où elle était de ſe trouver „ ainſi ſurpriſe.

„ Raſſurez-vous, leur dit le „ Comte de Wan... votre pere „ ne blâme point les marques „ innocentes d'une tendreſſe légitime „ ; mais ce n'était pas „ aſſez pour lui de l'approuver, „ il vient pour la ſatisfaire.

„ J'ai ſongé qu'éloigné de „ mon pere nous pourrions aiſément „ lui cacher votre union: „ ce n'eſt pas la ſolemnité du „ mariage qui le rend plus ſacré,

„ ni l'éclat d'une fête qui rend
„ les époux plus heureux; nous
„ allons, dit-il à Solanges, tra-
„ vailler, votre père & moi,
„ pour avancer ce moment que
„ nous ne deſirons pas moins
„ que vous. En diſant cela, il
„ prit la main de ſa fille, qu'il
„ mit dans celle de Solanges,
„ leur donna ſa bénédiction pa-
„ ternelle, & leur ſouhaita
„ celle du ciel pour eux & pour
„ leurs enfans. Le pere de So-
„ langes en fit autant; &
„ n'ayant à ajouter à cette cé-
„ rémonie que celles de l'Égli-
„ ſe, qui ne lui étaient néceſſai-
„ res que pour la ſanctifier,
„ après les avoir embraſſés, ils
„ partirent pour accélérer l'inſ-
„ tant de la célébration.

,, La joie des deux époux,
,, qui était au-deſſus de leurs
,, expreſſions, le ſerait encore
,, plus du tableau que je voudrais
,, en tracer ; elle n'eut
,, point de bornes : ils ſe livrerent
,, à des careſſes mutuelles,
,, qui, toutes légitimes qu'elles
,, étaient, finirent par n'être
,, plus innocentes : elles n'avaient
,, d'abord été que l'effuſion
,, de leurs cœurs ; mais
,, trompés par leurs deſirs, trahis
,, par leurs ſens, perdus
,, d'amour, enivrés de tranſports,
,, ils ſe plongerent... O,
,, mon ami, me dit M. de Juliers,
,, en me preſſant contre
,, ſon ſein, ce moment, qui vous
,, paraît, ſans doute, ſi doux, ſi

„ délicieux... il fut la ſource de „ tous leurs maux.

„ Mais ſouffrez, ajouta-t-il „ en verſant quelques larmes, „ que j'en ſuſpende un moment „ le récit, pour m'en rappeller „ les triſtes circonſtances.

„ Solanges & votre mere „ avaient oubliés les précau„tions qu'ils auraient dû pren„dre pour rendre leur faute ſe„crette. Hélas! s'ils euſſent pû „ y ſonger ils ne l'auraient pas „ commiſe!

„ La porte était reſtée ou„verte, & le Prince de... „ qui vivait familierement avec „ votre pere, entra, & les ſur„prit; mais il ſe retira avant „ d'avoir pû être apperçu.

,, Lorſque le moment du dé-
,, lire fut diſſipé, Caroline fit
,, de tendres reproches à ſon
,, amant, de s'être lui-même
,, dérobé un bien qui lui appar-
,, tenait. Ah ! chere épouſe,
,, lui dit Solanges, pouvez-vous
,, regretter d'avoir accordé à
,, l'amour le plus tendre une fa-
,, veur qui, quelques heures
,, plus tard, n'aurait été que le
,, ſacrifice du devoir ! elle m'en
,, ſera plus précieuſe, puiſque
,, je ne l'ai dûe qu'à votre cœur.

,, Afin d'écarter tout ſoup-
,, çon, au lieu de donner la
,, moindre fête, le Comte exi-
,, gea que les nouveaux époux
,, allâſſent à un bal qui ſe don-
,, nait le même ſoir chez le

„ Prince Adolphe de . . . qui
„ les en avait invité.

„ Ce Prince avait connu
„ Solanges lorſqu'il était à la
„ Cour de ſon pere ; il voya-
„ geait alors , & l'ayant re-
„ trouvé à Paris , il s'était lié
„ intimement avec lui malgré
„ la différence extrême de leur
„ caractere ; & Solanges n'avait
„ pû ſe refuſer à l'honneur qu'il
„ recevait par tant d'avances.

„ Adolphe avait donc , com-
„ me je l'ai dit , ſurpris le Mar-
„ quis & ſa femme dans la cir-
„ conſtance la moins équivo-
„ que ; il ne la croyait , ſans
„ doute , que ſa maitreſſe , &
„ il eſt à préſumer qu'il était en-
„ core dans cette erreur , lorſ-

„ qu'il ſe porta aux excès auxquels il oſa ſe livrer.

„ Dans le tumulte du bal il „ parvînt aiſément à conduire „ Caroline dans une chambre „ écartée, ſous prétexte de lui „ offrir quelques rafraîchiſſemens; alors n'ayant d'autre „ opinion de ſa ſageſſe que celle que la circonſtance de la „ veille avait pû lui en donner, „ il lui expoſa ſes deſirs de la „ maniere la moins reſpectueuſe; & prenant pour un conſentement tacite la ſurpriſe „ d'indignation où ce début „ outrageant la jettait, il ſe „ porta aux dernieres inſultes „ que l'on puiſſe faire à une „ femme.

„ Caroline effrayée eut re-
„ cours aux cris ; ils frappe-
„ rent les oreilles de Solanges,
„ qui cauſait paiſiblement dans
„ une chambre voiſine avec
„ quelques amis, bien éloigné
„ de ſoupçonner l'outrage que
„ l'on faiſait à ſa femme ; mais
„ ayant reconnu ſa voix il cou-
„ rût auſſi-tôt, & la porte qu'il
„ trouva fermée ne tînt pas
„ long-tems contre ſes efforts.

„ Quel ſpectacle frappe ſa
„ vûe ! Caroline renverſée ſur
„ un fauteuil.... Mais tirons le
„ rideau ſur cette ſcène affreuſe.

„ Le coupable Adolphe,
„ ſans être déconcerté de l'ap-
„ parition de Solanges, laiſſe
„ Caroline dans le déſordre où

„ il l'avait miſe par ſes entre-
„ priſes, & s'avance en riant
„ au-devant de lui.

„ Oh ça! l'ami, point d'hu-
„ meur, lui dit-il, je te pro-
„ mets en revanche de te cé-
„ der la petite Julie de l'Opé-
„ ra, que je n'ai que depuis
„ trois jours.

„ Solanges, indigné de voir
„ joindre ainſi l'inſulte à l'ou-
„ trage, l'eût poignardé ſur le
„ champ, ſi, dans le déguiſe-
„ ment du bal, il ne ſe fût
„ trouvé ſans armes. Un Prin-
„ ce, dit-il à Adolphe, qui
„ viole ainſi les devoirs ſacrés
„ de l'honneur & de l'hoſpita-
„ lité, n'eſt pour moi que le
„ dernier des mortels : ſortez,

„ & voyons ſi vous ſavez auſſi
„ bien ſoutenir une injure que
„ je ſaurai venger une offenſe ;
„ mais l'homme vil qui eſt ca-
„ pable d'inſulter une femme
„ vertueuſe, eſt un lâche in-
„ capable de rien réparer.

„ En effet, Adolphe refuſa
„ de le ſuivre ; & continuant
„ à plaiſanter, il l'invitait à
„ montrer plus de complaiſan-
„ ce pour ſes amis : mais So-
„ langes outré de l'excès de
„ ſon impudence & de ſa lâ-
„ cheté, le frappa au viſage
„ d'un gant qu'il tenait à la
„ main.

„ Pluſieurs perſonnes qui
„ avaient été attirées par le
„ bruit furent témoins de cet

„ emportement, & craignant „ qu'il ne fût ſévérement puni „ d'une ſi grande témérité, ils „ l'emmenerent ſur le champ.

„ En effet, cette affaire ne „ fût pas plutôt publiée, que „ tous les amis de Solanges „ vinrent le trouver pour l'obliger à partir, ou à s'éloigner, „ au moins, pour quelque tems.

„ Cette précaution fût ſalutaire. Le lâche Adolphe s'étant plaint au Miniſtre de „ l'inſulte qu'il avait reçue, „ l'affaire fut renvoyée au jugement des Maréchaux de „ France, qui condamnerent „ Solanges ſelon la plus grande „ ſévérité des loix de ce Tribunal.

„ Voilà donc encore une „ fois votre pere infortuné obli„ gé de ſe ſéparer de tout ce „ qui lui eſt cher, & dans le „ moment qui doit combler ſon „ bonheur. Mais, encore, avec „ quelles affreuſes circonſtances: „ inſulté ſans pouvoir ſe ven„ ger ; condamné ſans pouvoir „ ſe défendre ; banni de ſa pa„ trie ſans eſpérance de retour: „ il lui reſtait cependant celle „ de pouvoir rejoindre ſa chere „ Caroline ; mais quel pouvait „ être le lieu de leur réunion ? „ A la Cour du Duc de... où „ le pere de Caroline faiſait ſa „ réſidence ; il n'y avait pas „ d'apparence d'aller ſe mettre „ entre les mains du pere après „ avoir inſulté le fils.

„ Solanges offrait de ſe retirer à Bruxelles auprès du Baron, votre Oncle, ou en „ Hollande, pour plus de ſûreté. En Hollande, Caroline n'aurait pû l'y ſuivre ſans „ qu'on eut été obligé d'inſtruire ſon ayeul de ſon mariage, „ & c'eſt à quoi ſon pere ne „ voulait pas abſolument conſentir.

„ A Bruxelles, on eût, à „ la vérité, pû trouver quelques prétextes pour y faire „ paſſer quelque tems à Caroline auprès de ſon frere; mais „ Solanges n'y eût pas été en „ ſûreté : rien n'eût été ſi facile que d'obtenir un ordre de „ l'Impératrice pour l'y faire

„ arrêter ; & cette idée ſeule „ ſuffiſait pour cauſer mille „ frayeurs à la tendre Caroline. On convînt donc que Solanges ſe tiendrait caché en „ quelque lieu ſecret, juſqu'à „ ce qu'on fût déterminé ſur le „ parti le plus convenable ; „ mais cette réſolution penſa „ lui être funeſte ; le lâche „ Adolphe, dont la haine „ était ſourde, mais active, „ découvrit ſa retraite au bout „ de quelques ſemaines ; heureuſement votre pere fût „ averti à tems, & il eut celui de ſe ſauver.

„ Cette nouvelle allarme „ ayant redoublé les craintes „ de votre mere, elle obli-

„ gea ſon époux à ſe retirer en Angleterre, juſqu'au „ moment où elle pourrait le „ rejoindre.

„ Il recevait d'elle les lettres „ les plus tendres, & il y répondait dans les termes les plus „ touchans. Ce commerce durait depuis ſix mois, ſans que „ les circonſtances euſſent permis aucun changement à la „ triſte ſituation de votre pere; „ mais les peines qu'il avait „ éprouvées juſqu'alors n'étaient que le prélude de celles qui lui étaient réſervées.

„ Il avait toujours reçu exactement des lettres de ſon „ épouſe. Si ſon inquiétude fût „ extrême au premier ordinaire

„ qui

„ qui manqua, quel dût être ſon „ tourment pendant un mois „ qu'il n'en reçut aucune nouvelle : tout ce qui peut allarmer un amant malheureux, „ un époux tendre, ſe préſenta „ à ſon eſprit agité. Tous les „ maux imaginables, tous les „ évenemens fâcheux, s'offrirent à ſa douloureuſe prévoyance; mille tableaux funeſtes ſe préſenterent à ſes „ yeux pendant ce ſiécle de ſupplices; & quelque pénible que „ fût cet état, peut-être eût-il „ mieux valu pour lui qu'il y „ fût reſté toute ſa vie.

„ Il reçut, enfin, une lettre „ de la Baronne de Waniſox, „ ſa belle-ſœur. A la tournure

„ des premieres lignes arran„ gées avec contrainte, à l'obſ„ curité des expreſſions, il preſ„ ſentit tout ce qu'il avait à „ craindre. Jamais ſituation ne „ fût plus cruelle ; il brûlait d'ap„ prendre, & n'oſait pourſui„ vre ; mais à quelques mots de „ conſolation qu'il apperçut, & „ dont on diſait n'avoir pas „ moins beſoin que lui... Elle „ eſt morte, s'écria-t-il avec „ déſeſpoir! elle eſt morte, ſans „ doute. Achevons de lire..... „ Que chaque circonſtance me „ perce le cœur d'un coup mor„ tel ; appuyons ſur le trait qui „ m'eſt offert pour le déchirer ; „ aigriſſons, s'il ſe peut, la dou„ leur qui doit me conſumer. „ Mais que vois-je, ô ciel!

Je vous l'ai déjà dit, mon fils, répéta M. de Juliers, en me ſerrant dans ſes bras, & en me mouillant de ſes larmes, quelqu'idée que vous vous faſſiez de la ſituation douloureuſe où ſe trouvait votre malheureux pere, ce qui me reſte à vous apprendre eſt mille fois plus affreux; & ce n'eſt pas ſans raiſon que je me ſuis refuſé tant de fois à vous en faire le funeſte récit.

„ Caroline n'était point mor-„ te, elle était bien pis... Enle-„ vée; par qui? par le déteſta-„ ble Adolphe.

„ La mort du Duc Frédéric, „ ſon pere, l'ayant rendu Sou-„ verain de ſes États, il partit „ de Paris pour s'y rendre; & à

„ peine y fut-il arrivé, que le „ commencement de ſon régne „ fut marqué par les cruautés „ les plus inouies; mais aucune „ ne fût exercée avec tant de „ barbarie, que celle dont l'in„fortunée Caroline fut la vic„time.

„ Le Baron de Wanifox étant „ mort à Paris, votre tante & „ votre mere étaient retournées „ en S... avec leur pere, dans „ l'eſpérance de faire approuver „ votre mariage à votre biſa„yeul, ne doutant point qu'il „ y conſentît, après avoir ap„pris l'inſulte qu'Adolphe avait „ fait à Caroline.

„ Mais à peine furent-ils ar„rivés ſur les Terres d'Adolphe,

„ qu'ils furent tous trois enle-
„ vés par ſes ordres, & conduits
„ dans le Château de X...

„ Ils y paſſerent quinze jours
„ dans les plus vives allarmes,
„ ſur le ſort qui les attendait.
„ La garde ſévere que l'on fai-
„ ſait jour & nuit auprès d'eux,
„ autant que la ſituation de ce
„ Château, leur interdiſait tout
„ te eſpérance de ſe ſauver.

„ Enfin ils furent réveillés au
„ milieu de la nuit, par l'arri-
„ vée du tyran qui les retenait
„ dans cette dure captivité.

„ Caroline, ſon pere & ſa
„ ſœur ſe jetterent à ſes pieds,
„ pour le prier d'adoucir le trai-
„ tement qu'ils éprouvaient, &
„ qu'ils méritaient ſi peu.

,, Si peu ! s'écria le barbare
,, Adolphe : vous, les amis, les
,, alliés de l'inſolent qui m'a ou-
,, tragé... Alors les pleurs & les
,, ſoumiſſions de Caroline re-
,, commencerent de la maniere
,, la plus touchante : pâle &
,, mourante, les cheveux épars,
,, la voix éteinte par ſes ſan-
,, glots, proſternée à ſes pieds,
,, elle aurait attendri le cœur
,, le plus féroce, & elle ne pût
,, rien ſur celui de ce monſtre.

,, Une ſeule choſe peut vous
,, faire mériter ma clémence,
,, leur dit-il d'une voix mena-
,, çante ; briſez les nœuds qui
,, vous uniſſent à Solanges, &
,, recevez Wiliam pour époux.

,, O ciel! s'écria l'infortunée

„ Caroline, rompre les ſermens
„ les plus ſaints de l'honneur,
„ de la religion, de l'amour!
„ Quels engagemens ſeront
„ donc reſpectés ſur la terre?
„ Ah! Prince trop cruel, qu'eſpérez-vous de vos Sujets, ſi
„ vous leur ordonnez de rompre les liens les plus ſacrés, ſi
„ vous leur commandez vous-même le parjure & la trahiſon? Que pouvez-vous en attendre?... Une obéiſſance
„ reſpectueuſe, & non pas des
„ conſeils téméraires, reprit-il
„ avec un mouvement de colere qui les glaça tous d'effroi.

„ Je n'ajoute plus qu'un mot;
„ ſi vous ne vous ſoumettez à
„ mes volontés, tremblez... Ce

„ n'eſt pas votre mort que je „ vais ordonner, le plus cruel „ ſupplice ſerait encore trop „ doux, c'eſt votre honte que „ je veux, & celle de celui qui „ m'a outragé : tremblez, dis-„ je, je vais vous faire atta-„ cher... & proſtituer aux plus „ vils de mes ſoldats.

„ A cette menace horrible, „ la malheureuſe Caroline ef-„ frayée, éperdue, tomba ſans „ connaiſſance ; mais ſon éva-„ nouiſſement ne fut pas long : „ les cris les plus aigus annon-„ cerent bientôt ſon état. Que „ vous dirai-je, mon cher So-„ langes ; c'eſt à ce moment af-„ freux, à cette ſcène d'horreur „ que vous dûtes le jour.

„ Le pere de Caroline outré „ de rage & de déſeſpoir, ne „ connaiſſant plus rien, ne cherchant qu'à mourir ; mais eſpérant en mourant venger ſa „ fille, & prévenir la honte dont „ ils étaient menacés, ſe précipite ſur le barbare Adolphe ; „ & n'ayant d'autres armes que „ ſes mains, il cherche à étouffer ce monſtre ; mais ſon abominable Miniſtre ayant appellé du ſecours, il fut bientôt arraché à ſa victime, & „ contraint de céder à la force ; „ il fut chargé de chaînes, & „ conduit dans un cachot obſcur.

„ Votre tante profitant du „ trouble & du tumulte qui ré-

,, gnait en ce moment dans
,, tout le Château, vous cacha
,, dans ſa robe ; & après avoir
,, marché au hazard pendant
,, toute la nuit à travers la fo-
,, rêt qui l'environne, elle par-
,, vînt heureuſement à ſe ſau-
,, ver dans la maiſon d'un pay-
,, ſan, qu'elle rencontra à la
,, pointe du jour.

,, Ces bonnes gens avaient
,, eux-mêmes éprouvé déjà la
,, tyrannie du nouveau regne ;
,, & leurs propres malheurs les
,, ayant rendus compatiſſans
,, pour ceux de votre tante, ils
,, ne lui refuſerent point un aſy-
,, le, malgré tous les riſques que
,, cette action pouvait leur faire
,, courir.

„ La femme, qui nourriſſait „ un fils nouveau né, partagea „ ſon lait avec vous, juſqu'à ce „ qu'on eût pû découvrir une „ nourrice, avec laquelle elle „ vous envoya à votre pere.

„ Je ne vous retracerai point „ l'accablante ſituation où de ſi „ funeſtes nouvelles le jetterent : mon cœur, qui s'eſt „ épuiſé en vous racontant ſes „ malheurs, ne pourrait ſoutenir le douloureux ſouvenir „ des peines qui le conduiſirent „ au tombeau, après pluſieurs „ années conſumées en projets „ de vengeance & en recherches inutiles, pour recouvrer ſa chere Caroline, qui „ fut enlevée du Château de K...

,, ainſi que ſon pere, quelques ,, jours après la fuite de votre ,, tante.

C'eſt ainſi que M. de Juliers finit ce récit, que ſes larmes & les miennes avaient interrompu bien des fois, & auquel je crois que tu ne pourras refuſer les tiennes, mon cher St. Felix; mais quand viendras-tu donc eſſuyer les nôtres? Songes que le plaiſir de me réunir à toi eſt le ſeul qui me reſte à eſpérer ſur la terre. Adieu.

A Bruxelles.

* * *

LETTRE X.

De St. Felix au Marquis de Solanges.

JE pars à l'inſtant, mon cher Solanges ; mais ne viens point au-devant de moi, je compte ſuivre ma Lettre de quelques heures. J'ai montré la tienne à S. A. ce Prince aimable en a été vivement touché, & déteſte de tout ſon cœur les maux que ſon parent a cauſé à ta famille. Quelle différence ! O bonté divine ! pourquoi tous ceux que vous deſtinez à régner ſur les hommes que vous avez créés ne reſſemblent-ils pas à Henri ! Pourquoi ne ſont-ils pas, comme lui, votre image vivante ſur la terre! O profondeur de la Providence!

Je finis mes réflexions; c'eſt avec toi, c'eſt avec M. de Juliers que je vais en faire. Adieu. Le tems que je paſſerais à t'écrire, je le déroberais à nos embraſſemens. Adieu. Jamais je ne t'ai écrit ce mot de ſi bon cœur.

A Paris.

Nota. Il ſe trouvait ici une Lettre de M. de Juliers à l'Oncle du Marquis de Solanges; mais comme elle ne contenait à-peu-près que le récit que l'on vient de lire, on l'a ſupprimée: la réponſe du Baron inſtruit ſuffiſamment des différences qu'on y aurait trouvées, & qui ſont néceſſaires à l'intelligence de cette Hiſtoire. Il y en avait encore une autre du jeune Solanges, que l'on a cru devoir ſupprimer auſſi, par les mêmes raiſons.

LETTRE XI.

Du Baron à M. de Juliers.

VOTRE Lettre, en me retraçant un ſouvenir bien triſte, a renouvellé toutes mes peines, mon cher ami; mais je me garderai de vous en entretenir, de peur d'augmenter les vôtres. Combien je partage les malheurs du jeune Solanges! Ils avaient commencé avant ſa vie, & l'inſtant qui lui donna le jour fut le plus grand de tous. Puiſſe-t-il n'en pas connaître d'autres.

J'approuve la maniere dont vous vous y êtes pris pour lui apprendre ce qu'il ne devait plus ignorer, & le détour dont vous avez uſé pour lui cacher ce qu'il ne doit jamais ſavoir. Si jamais il fût permis d'altérer la vérité, c'eſt dans la circonſtance cruelle où vous étiez.

J'ai plus que perſonne toujours déteſté la fourbe & l'impoſture, jamais le vil menſonge n'eſt ſorti de ma bouche, parce qu'il n'eſt jamais entré dans mon cœur; mais il eſt des vérités affreuſes que mille voiles épais ne peuvent encore aſſez couvrir.

La raiſon doit toujours éclairer les vertus, ſans elle la faible humanité s'égare; & ſe livrant au délire d'un enthouſiaſme déréglé, elle change les qualités les plus précieuſes en des vices dangereux pour la ſociété ; de même que l'excès des alimens les plus ſains, en ſurchargeant l'eſtomac, le détruiſent au lieu de le fortifier, & ruinent la ſanté qu'ils doivent conſerver.

J'approuve encore le parti que vous prenez de voyager avec mon neveu & ſon jeune ami ; mais je ſouhaiterais qu'il changeât de nom, afin d'éviter mille évenemens que toute la prudence humaine ne ſaurait prévoir.

Pour tous les autres ſoins, je m'en remets à vous, bien perſuadé que vous n'en négligerez aucuns pour le ſuccès de nos vûes.

Je ne répondrai point encore à Solanges ; la Lettre que j'ai reçue de lui eſt des plus touchantes, mais la réponſe que je dois y faire demande des détails étendus, dans leſquels les affaires qui m'occupent ici ne me permettent pas d'entrer : qu'il ſe contente, pour cette fois, des aſſurances de mon amitié, qu'il doit partager avec ſon cher St. Felix. Pour vous, vous ſavez à quel point vous me ſerez toujours cher.

A Vienne.

LETTRE XII.

De M. de Juliers au Baron.

LA mélancolie où Solanges eſt tombé depuis notre derniere converſation m'engage à précipiter notre départ, que j'avais fixé à la fin du mois prochain.

L'arrivée de ſon cher St. Felix n'a apporté qu'un moment de diſtraction à ſa triſteſſe qui eſt extrême : j'eſpere que le changement de lieux & la différence des objets lui en procureront une plus efficace, que j'ai déjà eſſayé de lui donner, en le chargeant des apprêts de notre voyage ; mais il eſt ſi rempli des différentes idées qui le préoccupent, que nous aurions manqué des choſes les plus néceſſaires ſi j'avais continué de m'en rapporter à lui.

Ce n'eſt pas qu'il ait montré de l'indifférence pour nos projets de voyages, il a paru même s'en réjouir d'abord; mais il eſt clair que la ſeule envie de changer de place, & l'eſpérance de ſe diſſiper, a cauſé le moment de ſatisfaction qu'il a fait paraître.

Nous partirons après-demain. La voiture que j'ai préférée eſt le cheval: j'ai éprouvé que ſon mouvement eſt ſalutaire & propre à diſſiper la mélancolie; d'ailleurs c'eſt un exercice qu'un

Gentilhomme doit ſe rendre familier, lorſqu'il ſe deſtine au ſervice de ſa patrie : car la fréquente habitude du cheval y rend plus ferme que toutes les leçons d'Académie.

Un Philoſophe moderne propoſe de voyager à pied après avoir blâmé avec raiſon la ridicule habitude de s'enfermer dans des boëtes roulantes ; mais il ne voit pas que ſa méthode a preſque le même inconvénient. Il faut mettre de la différence entre voyager en couriers & en porteurs de bale.

Ce ne ſont pas des bois, des montagnes, des rivieres, ce ſont des hommes qu'il faut voir, des uſages qu'il faut comparer, des mœurs qu'il faut approfondir ; ce ne ſont pas des différens ſols qu'il faut parcourir, ce ſont des différens peuples qu'il faut examiner.

Un homme bien las d'avoir marché tout le jour ſonge plutôt à dormir qu'à réfléchir ſur ce qu'il a vu ; c'eſt donc la journée ſuivante qu'il y emploie, à la bonne heure ; mais de cette maniere, le tiers de la vie ſuffirait, à peine, pour voir une partie de l'Europe : cette méthode n'eſt gueres bonne que pour lui qui a fini tous ſes voyages dès le premier jour qu'il les a commencés. Nous voyageons, dit-il, en chevaliers errans : des chevaliers à pied !

il aurait mieux dit en pélerins.

Enfin nous partons après-demain, montés ſur de bons chevaux anglais, ſuivis ſeulement de mon domeſtique & du fidele Charpentier. Je vous écrirai du premier gîte. Adieu.

A Bruxelles.

LETTRE XIII.

De M. de Juliers au Baron.

JE viens d'avoir la force de gronder Solanges, mon cher Baron ; mais ſi la leçon à été ſévere, j'ai eu ſoin de la modérer par un ton de douceur dont l'effet eſt toujours certain ſur un cœur bien né. Ce n'eſt pas ma raiſon qui lui a débité de froides réprimandes, c'eſt mon cœur qui lui a fait de tendres reproches.

J'avais déjà remarqué que Solanges était porté à être railleur; miſérable caractere qu'il a pris à Paris, où tout eſt ſujet d'épigramme & de plaiſanterie.

Cette remarque que j'avais faite dès le premier moment où je l'ai vu, m'avait empêché d'applaudir au récit qu'il nous avait fait de ſon voyage, quoiqu'il fût plaiſant, & raconté avec graces.

En arrivant à Roterdam,

nous allâmes loger chez l'honnête Monſieur Georges Straet, qui nous en avait invité par pluſieurs lettres.

Solanges avait aſſez bien répondu aux politeſſes de notre Hôte, quoiqu'elles fuſſent plus familieres que prévenantes, & plus cordiales qu'empreſſées; mais en les recevant il avait conſervé un air de ſupériorité qui m'avait déplu. Je ne lui en avais cependant rien dit; mais lorſque le lendemain nous fûmes entrés dans la barque qui devait nous conduire à la Haye, il ſe mit à badiner ſur ce qu'il appellait la bonhommie du Georges Straet: ſon habillement, ſa figure, ſa démarche, juſqu'à ſa politeſſe, tout ſervit de matiere à quelque plaiſanterie.

Quoique je ne fuſſe pas fâché de voir la mélancolie qui l'accablait depuis ſi long-tems ſe diſſiper un peu, je me gardai bien d'applaudir du moindre ſourire à toutes ces bouffonneries ; & voyant que je n'y prenais aucune part : Eſt-ce ma gaieté qui vous attriſte, mon ami, me dit-il en me prenant la main ? Non, lui répondis-je, c'eſt le ſujet qui m'afflige ; vous qui avez le cœur honnête, l'ame reconnaiſſante, comment pouvez-vous payer la bonté que ce brave homme a eue de nous recevoir chez lui, par tant d'ingratitudes ? Depuis quand eſt-ce l'uſage, parmi les honnêtes gens, de tourner ſes Hôtes en ridicule pour prix de l'hoſpitalité? Celui qui ſe fait ſi peu de ſcrupule de la médiſance, eſt tout prêt à ne ſe faire qu'un jeu de la calomnie, & à ſacrifier la réputation de ſon meilleur ami, pour le premier bon mot que ſon eſprit méchant pourra lui offrir.

Je m'attendais qu'il allait défendre ſa cauſe par quelque nouvelle plaiſanterie, comme c'eſt aſſez l'uſage des jeunes gens; mais je me trompais : il baiſſa les yeux, quitta ma main qu'il avait priſe dans la ſienne, & ne répondit rien. Je crus qu'il me boudait; mais je le jugeais mal encore, ce n'était ni vanité ni rancune; il était affligé, & ſon cœur gonflé cherchait à ſe ſoulager, les larmes lui étaient venues aux yeux, & il ſortit ſur le tillac pour pleurer à ſon aiſe.

Si je l'euſſe laiſſé ſeul, ſes pleurs ſe ſeraient taris, il ſe ſerait eſſuyé les yeux, il ſerait rentré; & n'étant plus queſtion de rien, la leçon ſe serait peut-être oubliée : mais je ne voulais pas que des larmes ſi précieuſes fuſſent perdues. Je le ſuivis, & je me jettai à ſon cou : Bon jeune homme, lui dis-je, ſi je ſuis attentif à relever vos fautes, je ne le ſuis pas moins à admirer vos bonnes qualités : allez, le mal que vous ferez ne ſera jamais que l'effet de l'exemple ; le bien eſt dans votre cœur, ce moment ſuffit pour me le faire connaître ; il ne faut que lui préſenter le beau pour le lui faire aimer, jugez ſi ce ſerait dommage de laiſſer paſſer une occaſion de le lui montrer. J'étais bien ſûr de vos ſentimens, mais tout le monde ne peut les connaître comme moi ; & ce que j'ai dit, c'eſt que j'ai craint que d'autres ne puſſent le penſer : croyez-vous que je puiſſe m'allarmer trop facilement lorſqu'il eſt queſtion de votre réputation, qu'en penſez-vous, mon ami ?

Pour toute réponſe Solanges

m'embraſſait, eſſuyait ſes larmes, & en répandait de nouvelles. Ah! mon cher Baron! ce n'eſt pas ma plume qui peut vous peindre la ſatisfaction dont mon cœur jouiſſait en ce moment, c'eſt le vôtre qui doit vous la repréſenter.

J'eſpere, en me ſervant de ces ménagemens, faire paſſer les conſeils arides de la raiſon par l'organe touchant de l'amitié: en lui montrant l'eſtime que j'ai pour lui, je l'oblige ſans ceſſe à la mériter, c'eſt un engagement ſacré que je lui fais contracter entre lui-même & ſes vertus; ſa conſcience eſt le témoin, & ſon honneur ſera le garant du traité, je ne crains pas après cela qu'il le rompe jamais. C'eſt ainſi que l'on aſſure la conſervation des eaux, en empêchant leur ſource de ſe corrompre.

Il eſt trop tard pour aller juſqu'à la Haye, nous n'y arriverons que demain, après avoir vu ici les tombeaux des fameux Princes d'Orange.

A Delft.

LETTRE XIV.

De M. de Juliers au Baron.

L'Auberge où nous ſommes logés ne me paraiſſant compoſée que de gens diſtingués, j'ai préféré de manger à table d'hôte, à nous faire ſervir ſéparément dans notre chambre, parce que j'étais bien-aiſe de voir comment Solanges ſe comporterait au milieu d'un grand nombre de perſonnes inconnues.

Il fut très-réſervé les premieres fois, enſuite ſa politeſſe devint plus aiſée ſans être plus familiere, & je ne remarquai pas qu'il prit grande part à la converſation même par ſon attention.

Mais depuis quelques jours il eſt arrivé un nouveau convive, qui paraît avoir beaucoup d'eſprit, & s'énoncer avec une grande facilité, uſant cependant un peu trop de la liberté où chacun eſt ici de parler des religions & des gouvernemens.

Pour le dernier article, je le laiſſai volontiers décider lequel était le plus avantageux aux peuples & le plus conforme aux premieres loix de la nature : Solanges ne devant être ni Légiſlateur, ni Souverain, ni Miniſtre, il ſuffit qu'il vive en honnête homme dans chacun des pays où les circonſtances le feront habiter.

Mais l'autre me parut d'une grande importance ; un jeune homme qui commence à vouloir raiſonner ſur ſes doutes, embraſſe facilement des opinions dangereuſes par le charme ſeul de leur nouveauté. Je fus même bien-aiſe de lui apprendre, dans une converſation naturellement amenée par la circonſtance, ce que j'aurais été obligé de lui adreſſer directement, & par conſéquent d'une maniere plus dogmatique & moins efficace.

Notre convive avouait qu'il avait été élevé dans la religion catholique ; mais il ne cachait point ſon ſcepticiſme, & il l'autoriſait des raiſons communes de la variété des croyances, de la différence des cultes, & de l'obſcurité que la plupart des chefs de Sectes ont affecté de répandre ſur leurs dogmes.

Comment voulez-vous, diſait-il, que je me détermine ſur ce que je dois croire ? Je trouve preſque par-tout la religion confondue avec le cérémonial, les miniſtres avec la doctrine ; ſi j'examine les docteurs de toutes les Sectes qui inondent la terre, je ne leur trouve que des armes offenſives, victorieuſes quand elles attaquent les dogmes de leurs adverſaires, mais inutiles pour défendre les leurs.

La fourbe & l'aſtuce couvrent tous les piéges qu'ils me préparent ; jamais la franchiſe, la vérité ne les conduiſent ; ce n'eſt pas mon ſalut, c'eſt leur gloire qu'ils cherchent, & peu leur importe ma perte pourvu qu'ils aſſurent leur triomphe.

Que fait au Bonze ma perſuaſion & mon bonheur pourvu qu'il m'enleve au Bramine ; il n'a pas même la bonne foi d'un menteur de profeſſion, qui croit ce qu'il dit à force de le répéter ; car il ſe joue de ma crédulité comme il s'applaudit de ſa victoire. Si je cherche à m'éclairer avec lui par la diſpute, plus habile que moi dans la controverſe, il me réduira au ſilence ſans m'amener à la perſuaſion ; il m'accablera de raiſonnemens ſans me convaincre ; de preuves ſans rien prouver ; & ſi ma faibleſſe m'entraînait à le croire, le ſentiment intérieur démentirait une foi ſi aveugle.

Si je vais conſulter les Philoſophes ; l'un me parlera de forces, l'autre de chances ; celui-ci de fatalité, celui-là de combinaiſon ; tel m'entretiendra d'atomes, tel autre de vuide qui n'exiſte en effet que dans ſon cerveau : chacun d'eux ſe moquera des autres ; je me moquerai peut-être de tous, mais je n'en ſerai pas plus avancé.

Eh quoi ! dis-je à ce Sceptique, vous pouvez reſter un inſtant dans une incertitude ſi cruelle ſur la choſe qu'il vous importe le plus de ſavoir, & vous ne faites pas tous vos efforts pour ſortir de la perpléxité qui vous tourmente?

Elle me tourmente, il eſt vrai, reprit-il, je deſire avec ardeur de trouver la vérité ; mon cœur vole au-devant d'elle ſans la connaître ; mais qui me guidera dans ſa recherche? Le docteur me trompe, le philoſophe s'égare ; qui dois-je conſulter... Qui?... Votre conſcience, cet inſtinct immortel, ce juge infaillible du bien & du mal.

Ah ! ſans doute, interrompit-il vivement : & ſi les hommes n'avaient écouté que ce que Dieu dit à leurs cœurs, il n'y aurait eu qu'une religion ſur la terre ; mais pleins de leurs idées, ils ont fait parler Dieu comme eux, paſſionnés ils lui ont donné leurs paſſions ; envieux, emportés, vindicatifs, ils l'ont fait jaloux, colere, implacable. Dieu, dites-vous, vous a fait à ſa reſſemblance, diſait un homme d'eſprit, mais vous le lui avez bien rendu. Je conviens, lui répondis-je, que les Dieux abominables des payens, enclins à tous les vices, ne ſont pas plus révoltans que les images que quelques-uns nous font du ſouverain principe de toutes les vertus ; mais heureuſement l'inſtinct moral ſuffit pour repouſſer les idées que les hommes veulent nous donner de la Divinité, ne conſultez que votre cœur, il eſt plus fait pour le ſentir que l'eſprit n'eſt fait pour le comprendre; & s'il vous reſte encore quelques doutes, allez demain au lever du ſoleil ſur le côteau voiſin, vous verrez la nature ſortir des ténebres & ſe développer à vos yeux; la terre rajeunie offrira ſes richeſſes à vos regards, & tous les êtres vivans qui l'habitent, marqueront chacun en leur langage, leur reconnaiſſance à celui qui les a créés, les oiſeaux par leurs chants, les troupeaux par leurs bondiſſemens, les êtres, même inanimés, ſemblent en ce moment prendre une nouvelle vie.

Non, il n'y a point de cœur qui réſiſte au plaiſir d'une belle aurore.

Que ce ſpectacle touchant vous éleve & vous livre à des contemplations, non pour expliquer par de vains ſyſtêmes l'ordre de l'univers ; mais pour adorer avec reconnaiſſance celui qui en eſt l'auteur, pour le remercier de ſes dons, pour vous attendrir ſur ſes bienfaits.

Ce que vous me dites, me répondit notre convive, touche le cœur, mais n'éclaire point l'eſprit ; s'il me convainc de la néceſſité d'une religion, il ne m'enſeignent point celle que je dois préférer... Sur cet article, repris-je, écoutez encore votre ſentiment intérieur ; il ſera certainement plus éloquent que je ne pourrois l'être. Pour peu que vous le conſultiez, vous préférerez la religion dans laquelle vous êtes né, & que vos peres ont ſuivie. Tout vous dit qu'elle eſt la plus pure : elle doit auſſi vous être la plus chere.

Si c'eſt une ſatisfaction pour vous de vous trouver raſſemblé avec vos parens & vos amis dans les feſtins & dans les plaiſirs, combien doit être plus grande celle d'être réuni avec eux pour remercier celui qui les a choiſis pour vous donner la vie, qui vous attache à eux par des liens ſi doux ; cette douce ſatisfaction échauffe votre cœur ; & vous livrant aux tranſports de votre tendreſſe & de votre reconnaiſſance, elle vous porte à le prier de les combler de ſes faveurs & de ſes bénédictions, de prolonger leurs jours par-delà les vôtres.

Mais c'eſt en vain que vous vous proſterneriez devant Dieu ſi votre ame ne s'éleve à lui ; & ſi vous voulez en être exaucé, ce n'eſt pas des biens, mais des vertus, qu'il faut lui demander.

Le prétendu eſprit fort à qui j'avais adreſſé mon diſcours, me loua beaucoup ſans paraître plus perſuadé.

Comme ce n'était pas lui que je voulais convaincre, mais Solanges que je voulais toucher, je m'applaudis de l'avoir vu m'écouter avec avidité, & même dans quelques inſtans avoir les yeux humides. Content de l'effet que mon diſcours avait produit, je crus ne devoir pas le rendre plus long, parce qu'il faut être abondant en ſentimens & non pas prolixe & diffus en maximes, & qu'il ne faut, ſurtout, jamais noyer l'intérêt dans le raiſonnement.

C'eſt ainſi, mon cher Baron, que je veille à former notre cher éleve ſans paraître travailler à ſon éducation.

A la Haye.

◆

LETTRE XV.

De M. de Juliers au Baron.

N'AYANT pû terminer par lettres les affaires dont vous m'avez chargé pour Amſterdam, j'ai été obligé d'y aller moi-même. Comme je comptais, tout au plus, n'y paſſer que deux jours, j'avais cru devoir laiſſer Solanges à la Haye, à cauſe d'une légere incommodité qui lui avait fait garder la chambre pendant quelques jours, & dont il n'était pas entierement remis; mais Meſſieurs K... & W... à qui j'avais affaire, étant abſens, & quelques difficultés même étant ſurvenues à leur retour ; je me ſuis trouvé contraint d'y reſter plus de huit jours.

Je demandai en arrivant où était Solanges, & ayant appris qu'il était à la Comédie, je ne ſongeai point à m'informer de St. Felix, que je ſuppoſai être avec lui ; mais ayant appris mon retour, il vint me trouver dans ma chambre, & m'aborda d'un air ſi conſterné, que je craignis d'abord qu'il ne fût arrivé quelque malheur.

On m'a dit que Solanges était au Spectacle, lui dis-je avec inquiétude, m'aurait-on trompé ? Pourquoi n'êtes-vous pas avec lui ? ou ſerait-ce à vous, mon cher St. Felix, à qui il ſerait arrivé quelque diſgrace ? Oui, mon bon ami, me dit-il, le cœur ſerré, & preſque les larmes aux yeux, votre retour me tire du plus grand embarras.

Vous vous rappellez aiſément ce Monſieur avec lequel vous vous diſputâtes ſur la religion quelques jours avant votre départ, & que l'on connaît ici ſous le nom du Chevalier de St. André ? Eh bien ! j'ai appris que ce prétendu Chevalier était un Moine apoſtat, autrefois Procureur de ſon Couvent, où on l'appellait le Pere André.

S'étant emparé d'une groſſe ſomme, il a enlevé la fille d'un riche Négociant, qui le recevait amicalement dans ſa maiſon ; mais le dégoût ayant ſuivi ſes plaiſirs criminels, il l'a indignement abandonnée dans la plus affreuſe miſere, après lui avoir fait éprouver les plus cruels traitemens.

Voilà qui eſt affreux, lui dis-je, en l'interrompant, mais qu'eſt-ce que cette hiſtoire a de commun avec nous, nous n'avons qu'à éviter ce méchant homme... Eh ! voilà ce qu'il me reſtait à vous apprendre, me répondit triſtement St. Felix, Solanges s'eſt lié avec lui de l'amitié la plus étroite ; ils ne ſe quittent plus.

Le lendemain de votre départ St. André nous offrit à ſouper, & nous preſſa avec tant d'inſtances, que nous ne pûmes le refuſer. Il nous mena à Schewelin, où nous étions attendus par un de ſes amis & quatre Danſeuſes de la Comédie. Cette apparition ſurprit Solanges autant que moi; mais elle ne parut pas lui déplaire: on eut ſoin de le placer à côté de la plus jolie; je me trouvai à côté d'une qui était fort agaçante. Le ſouper fut très-gai, mais tout ſe paſſa cependant avec aſſez de décence, à quelques chanſons près qui, même, étaient plus voluptueuſes que libres: on ne ſe ſépara qu'au jour, & l'on promit bien de ne ſe pas quitter pour la derniere fois. Cependant, Solanges pas été poſſible de me trouver ſeul avec lui. Ils viennent de partir enſemble pour aller à la Comédie, j'ai promis de les y joindre, & je ſuis reſté ici dans l'eſpérance de votre retour, agité des plus cruelles inquiétudes; mais Dieu qui veille ſur l'innocence de notre jeune ami, vous a ramené heureuſement pour le retenir ſur le bord du précipice, où l'imprudence, plutôt que la corruption, allait l'entraîner.

Je vais à l'inſtant lui dire que vous l'attendez, & vous l'empêcherez aiſément.... Je m'en garderai bien, dis-je à cet honnête jeune homme, après l'avoir loué ſur ſa ſageſſe, & remercié de ſon attachement pour ſon ami.

Les obſtacles que j'apporterais aux deſirs de Solanges ne feraient que les irriter, & il ne manquerait pas d'occaſions pour les ſatisfaire une autrefois : mes repréſentations, quoique plus graves que les vôtres, par le reſpect qu'il doit à mon âge & à l'autorité que ſes parens m'ont donnée, n'aurait pas plus de force que les vôtres, & ne feraient, tout au plus, que le contenir pour cette fois. Ma ſévérité même ne produirait pas un meilleur effet ; il ne faut pas défendre de faire le mal, il faut l'empêcher, & voici comment je crois devoir m'y prendre.

Pour donner du vice toute l'horreur qu'il inſpire, il ne faut que le montrer dans toute ſa difformité à une ame innocente; elle n'en ſoutiendra jamais le premier coup d'œil.

Voici ce que vous devez faire: allez joindre Solanges à la Comédie, apprenez-lui que je ſuis de retour, que je deſire de le voir. Pendant que je le retiendrai, allez avec ce miſérable qui l'accompagne au lieu où il devait l'emmener, dites-lui que vous l'y attendrez, moi, je ne le garderai que peu de tems, & je me mettrai au lit de bonne heure ſous le prétexte de la fatigue de mon voyage; vous profiterez de ce tems, & lorſqu'il ira vous rejoindre, au lieu de la volupté que ſon imagination échauffée lui promet, qu'il ne trouve qu'une ſcène de débauche dégoûtante qui lui faſſe bondir le cœur. Je ſens combien le ſoin dont je vous charge doit répugner à votre ſageſſe ; mais c'eſt le comble de la vertu, de ſe ſacrifier pour le ſervice de la vertu même.

St. Felix ayant approuvé mon deſſein le remplit à merveilles, lorſque Solanges, dont j'avais remarqué toute la contrainte à travers le plaiſir que lui cauſait mon retour, fût libre par le beſoin que je lui témoignai de dormir. Il ne manqua pas, comme je l'avais prévu, d'aller rejoindre ſes camarades ; mais au lieu des beautés qu'on lui avait promis il ne trouva que des bacchantes échevelées, déjà ivres, n'ayant preſque pour tout vêtement que du linge ſale & déchiré, jurant, chantant des chanſons infâmes, enfin dans un état à révolter le libertin le plus déterminé.

La premiere qui vint l'agacer par ſes careſſes dégoûtantes, fut repouſſée avec toute l'horreur qu'elle était faite pour lui inſpirer ; il ne voulut pas même toucher au ſouper qu'on avait préparé, & qui, par les ſoins de St. Felix, n'était pas plus appétiſſant que celles avec qui l'on devait le partager.

Solanges révolté de tout ce qu'il voyait, ayant tiré à part St. Felix, lui demanda ſi ce ſpectacle avait pour lui bien des charmes, celui-ci prit ſoin d'augmenter encore ſa répugnance, & ils ſe ſauverent tous deux de cette maiſon abominable comme d'un lieu empeſté.

J'affectai le lendemain de ne rien dire à Solanges qui pût lui faire ſoupçonner que j'étais inſtruit de ſon aventure de la veille; il y a des détails dans leſquels la gravité d'un certain âge ne doit jamais entrer: mais il m'aborda d'un air ſi contraint, il était ſi embarraſſé, ſi confus; ſur quelque matiere que je miſſe la converſation, il ne répondait que par monoſyllabes. Enfin, St. Felix prenant pitié de ſa ſituation, vas, mon ami, lui dit-il en l'embraſſant, tes fautes ne ſervent qu'à mieux faire briller tes belles qualités; ſois en garde ſeulement contre tes faibleſſes, abandonne-toi à notre amitié, & ſois plus tranquille; notre ami ſait tout, & ne te grondera pas.

En effet, je ne lui parlai que de la légéreté avec laquelle il s'était livré à un inconnu, dont l'irrégularité des principes aurait même dû lui inſpirer de la défiance.

Solanges s'avoua coupable de ſa démarche; mais s'il ne déguiſa point ſes torts, il défendit avec une chaleur qui me ſurprit l'honnêteté des ſentimens de ſon nouvel ami, m'aſſura que les diſcours qu'il avait tenus ſur le ſcepticiſme étaient plutôt un jeu de ſon eſprit, que la regle de ſes principes; qu'à l'égard de la démarche dans laquelle il l'avait engagé, il la fallait plutôt regarder comme une ſéduction paſſagere des ſens, que comme une corruption conſommée de ſes mœurs.

Ah! mon ami, lui dis-je, les ſens n'exigent que ce que l'on a coutume de leur accorder; & les hommes qui ſe plaignent de leur empire, ſont plus ſouvent occupés à les irriter qu'à les ſatisfaire: d'ailleurs je ne prétends point vous dire que vous devez vivre dans l'abſtinence d'un religieux ; le célibat eſt un état dangereux pour l'innocence des mœurs ; celui qui refuſe de prendre une femme compte un peu ſur celle des autres, & je ne crois pas avoir beſoin de vous rien dire contre un crime ſi condamnable, qui attaque toutes les loix de la probité & de l'honneur.

En effet, mon cher Baron, je crois ne devoir rien négliger pour lui trouver promptement une compagne aimable & vertueuſe, qui puiſſe faire ſon bonheur & notre ſatisfaction.

A la Haye.

LETTRE XVI.

De M. de Juliers au Baron.

SOLANGES commence à me cauſer du chagrin, mon cher Baron; je crains qu'il n'ait point de caractere, que ce ne ſoit une de ces ames molles, toujours prêtes à recevoir toutes les impreſſions, faiſant le bien moins par inclination que par habitude, ſe laiſſant aller au vice moins par corruption que par faibleſſe; ſur leſquelles, enfin, l'exemple a tout pouvoir. S'il était ainſi, il ſerait peu propre à remplir les vûes auxquelles nous le deſtinons.

Suivant votre avis qui était conforme aux réſolutions que j'avais déjà priſes, j'avais préparé notre départ, afin de l'éloigner d'une connaiſſance ſi dangereuſe. Je m'étais attendu, ſinon à une forte réſiſtance, au moins à de vives repréſentations; tout au contraire, notre départ a paru lui cauſer plus de ſatisfaction que de chagrin, & ſon équipage a été le premier préparé; mais un accident a retardé notre voyage, il s'eſt donné une entorſe qui le retient au lit, & qui, ſelon toute apparence, ne nous permettra gueres de quitter la Haye avant la fin de la ſemaine prochaine. J'ai eu ſoin d'écarter de ſa chambre celui que nous voulons éviter; mais ce qui m'étonne, c'eſt que, quelqu'attachement qu'il ait montré pour lui, il n'a pas une ſeule fois prononcé ſon nom.

Le maître de l'Auberge m'ayant préſenté il y a quelques jours un jeune domeſtique, Solanges me preſſa de le prendre pour le ſervir. Ce jeune homme m'ayant paru avoir de la ſageſſe, de la douceur & de l'éducation, je ne crus pas devoir lui refuſer ſa demande, & je n'ai pas lieu de m'en repentir. Il lui paraît fort attaché, ne quitte pas ſon lit d'un inſtant, & s'occupe ſans ceſſe ou de ſon ſervice, ou de lectures intéreſſantes; nous en ſommes tous on ne peut plus contens. La conduite de Solanges me paraît plus incompréhenſible que jamais: St. Felix vient de m'apporter un paquet de lettres, dont les unes ſont d'une femme paſſionnée, les autres, de ce miſérable St. André, qui s'eſt déjà rendu le miniſtre de ſes plaiſirs.

Le peu d'empreſſement qu'il témoigne pour le voir, me fait croire qu'il eſt mécontent de ſes ſervices ; & le deſir qu'il marque de s'en éloigner, me ferait ſoupçonner que cette intrigue eſt rompue; mais je ne trouve dans aucune de ces lettres ni les plaintes ni les reproches qui ont coutume de ſuivre ou de précéder une rupture: la derniere ne me paraît pas même, par quelques circonſtances qu'elle renferme, avoir plus de quatre jours.

Solanges ſerait-il capable de tromper ainſi une femme, & de lui jurer une tendreſſe éternelle au moment qu'il s'empreſſe à la quitter pour jamais? Ou ſerait-ce un effort de raiſon qui le porterait à fuir l'objet d'une paſſion condamnable? Je ne le crois capable ni de ce comble de perfidie, ni de cet excès de fermeté.

Mais je ne doute point ainſi que St. Felix, à qui l'idée en eſt venue, que le domeſtique préſenté par l'aubergiſte ne ſoit connu de plus loin par Solanges, n'avait livré que la moitié de ſon cœur au déſordre, trouve des raiſons pour s'y abandonner ſans réſerve ; contentez-vous de montrer la vertu toujours aimable & ſéduiſante, & le vice toujours difforme & hideux, & vous ferez, à coup ſûr, aimer l'une & fuir l'autre.

A la Haye.

LETTRE XVII.

De M. de Juliers au Baron.

JE m'amuſais hier avec St. Felix à jouer une partie d'échecs, en attendant Solanges qui était allé prendre congé de M. l'Ambaſſadeur de France.

On avait ce jour-là donné chez ce Miniſtre un grand ſouper & un Pharaon, où Solanges avait été retenu.

Voilà de belles miſeres : à quoi vous occupez-vous-là, vous autres, dit-il en entrant avec un air de ſatisfaction qui était répandu ſur toute ſa perſonne ? Tenez, voilà comme l'on joue, continue-t-il, en poſant ſur notre échiquier une bourſe d'or énorme.

Si cette partie vous paraît moins intéreſſante, lui dis-je, en poſant la bourſe par terre ſans la regarder, au moins nous ſommes ſûrs en quittant notre jeu de n'être maudit par perſonne, & aucun de nous ne ſerait aſſez barbare pour ſe livrer à la joie, pendant que l'autre ſerait accablé de triſteſſe & de regrets. Cette bourſe qui vous cauſe un plaiſir ſi ſenſible, fait, peut-être, en ce moment, verſer des larmes à celui qui l'a perdue, &, peut-être, entraînera par la ſuite la ruine de ſa fortune & celle de ſa famille : voyez à préſent ſi vous oſez encore vous réjouir.

Mais, répondit Solanges, à qui ce diſcours avait fait perdre ſa gaieté, cette ſomme n'a pas été gagnée à une ſeule perſonne. J'entends, lui dis-je ; plus vous avez fait de malheureux, & moins vous croyez avoir à vous reprocher ; mais lorſque la fortune vous ſera contraire, vous ſentirez alors le tourment, les regrets, le dépit que vous cauſez maintenant aux autres: Eh! mon ami, un homme raiſonnable doit-il faire dépendre ſa joie ou ſa triſteſſe du ſort d'une carte ou d'un dé?

Solanges avoua que j'avais raiſon, me promit de ne jamais jouer; & ayant appris le lendemain qu'un honnête Négociant du voiſinage venait d'eſſuyer une banqueroute conſidérable, & que cette circonſtance malheureuſe l'empêchait de marier ſa fille avantageuſement, il lui envoya ſecrettement les douze mille florins qu'il avait gagné la veille.

A la Haye.

LETTRE XVIII.

De M. de Juliers au Baron.

LEs intrigues de Solanges ſont dévoilées, ſes inconſéquences ſont expliquées, l'objet de ſes amours eſt connu, tout eſt découvert ; vous ne l'auriez jamais imaginé... C'eſt le nouveau laquais que j'avais mis à ſon ſervice. La beauté de ſon teint, la douceur de ſa voix m'avaient ſurpris, à la vérité ; mais dans le court eſpace que nous avions paſſé à la Haye, je n'aurais jamais imaginé que Solanges eût pû faire des progrès aſſez forts ſur le cœur d'une fille honnête,

nête, pour l'engager à déguiſer ſon ſexe pour le ſuivre ; d'un autre côté, j'étais aſſuré qu'il n'avait pas eu un moment de commerce particulier avec les filles débauchées qu'on lui avait fait connaître : ainſi toute idée qui aurait pû avoir quelque rapport à cet évenement était fort éloignée de mon eſprit.

En entrant ce matin dans ſa chambre, j'ai été fort ſurpris de trouver Solanges aſſis ſur le bord de ſon lit, tenant ſon laquais ſur ſes genoux ; cette familiarité m'a déplu, & je lui en ai fait connaître l'indécence par un ſigne que je lui ai fait. Je n'avais d'abord remarqué cette action que comme une inconſéquence de ſon âge ; mais m'étant apperçu qu'en allant & venant dans la chambre ils ſe lâchaient quelques mots à l'oreille, qui marquaient leur impatience & le deſir qu'ils avaient de me voir éloigné, je me retirai pour les laiſſer en liberté ; & comptant recueillir quelques nouvelles inſtructions de leur converſation, je me cachai dans un cabinet voiſin ; mais ayant levé doucement un rideau qui en couvrait la porte vitrée, je n'eus beſoin que de mes yeux pour apprendre ce que j'étais bien loin d'imaginer : je pris ſur le champ le parti de feindre ignorer ce que j'avais vu.

Je n'en témoignai donc rien

pendant tout le jour, & le lendemain je priai St. Felix d'engager Solanges à faire une partie de chaſſe, à laquelle on les avait invités la veille.

Solanges aurait voulu emmener avec lui ſon cher écuyer, mais j'avais pris ſoin de l'écarter par une commiſſion; & dès qu'il fut, ou plutôt qu'elle fut de retour, ſans marquer le moindre ſoupçon, je congédiai cette amante effrontée comme un domeſtique; c'eſt-à-dire, en lui payant le peu de gages qui lui revenaient depuis que je l'avais arrêté à notre ſervice, ſans vouloir écouter ni explications, ni promeſſes, & j'ajoutai que s'il ſongeait à ſe préſenter devant moi ou devant Solanges, je ne manquerais pas de le faire repentir de ſa déſobéiſſance.

J'allai moi-même trouver Solanges à la chaſſe, ſuivant ma promeſſe ; mais, en effet, afin qu'ils ne puſſent ſe rejoindre. J'avais auſſi chargé le fidele Charpentier de lui remettre vingt-cinq louis comme de la part de Solanges, pour le dédommager, en quelque ſorte, des promeſſes qu'il avoit pû lui faire, & que cet évenement dérangeait.

Il ne me reſtait plus qu'à inſtruire Solanges de mon expédition, & je la lui appris comme une choſe indifférente, & ſous un prétexte de mécontentement vraiſemblable, mais aſſez grave pour qu'il n'oſât pas me preſſer de le reprendre.

Quoiqu'en lui faiſant part de cette nouvelle je paruſſe ne m'occuper que de mon fuſil, auquel j'affectais de reſſerrer quelque vis, je l'obſervais juſqu'au fond du cœur, & je n'eus pas de peine à voir qu'il ſouffrait, par la pâleur qui avait couvert ſon viſage; il ne me répondit que quelques mots qui ne ſignifiaient rien, & feignant auſſi de s'occuper de la chaſſe, il me quitta pour me dérober ſon trouble. Heureux de n'avoir pas trouvé de plus grands obſtacles de ſa part, je ne crus pas devoir affecter de le ſuivre; & perſuadé que les plaies couvertes ſont plutôt fermées, je lui laiſſai la facilité de cacher celle que je venais de lui faire.

Il continua de ſuivre la chaſſe juſqu'au ſoir, mais ſans s'en occuper, en effet, & ſans tirer un coup de fuſil.

De retour à la maiſon, la fatigue de la journée nous ayant engagés à nous repoſer, je ne fus point ſurpris de le voir ſe retirer de bonne heure; mais je fus bien étonné, lorſqu'ayant ſongé à lui envoyer propoſer quelqu'amuſement qui pût le diſtraire pour le lendemain, j'appris qu'il venait de monter à cheval ſans emmener perſonne, & ſans dire où il allait: je ne doutai point que ce ne fut après ſa maîtreſſe, & j'envoyai auſſi-tôt pluſieurs perſonnes ſur ſes pas.

Le bon Charpentier auſſi actif qu'intelligent, revint au bout de deux heures, & m'aſſura qu'il était dans un village voiſin, avec la Jeuneſſe, c'eſt le nom qu'avait pris le prétendu laquais. Je me fis auſſi-tôt ſeller un cheval, & je m'y rendis, ſuivi du ſeul Charpentier, ne voulant pas que St. Felix, qui perdait de jour en jour la confiance & l'amitié de Solanges, eut quelque part à cette aventure.

En moins d'une demi-heure je fus arrivé au cabaret indiqué, où je trouvai Solanges aſſis auprès de ſa maîtreſſe qui était au lit : elle ſemblait lui faire les plus vifs reproches, dont il ſe défendait en homme qui veut paraître innocent. Je n'eus pas de peine à comprendre que les vingt-cinq louis que je lui avais fait donner par Charpentier de la part de Solanges, ne lui euſſent fait croire qu'il avait conſenti au congé que je lui avais donné, comme ç'avait été mon deſſein ; mais voulant éviter toute explication, s'il en était tems encore, j'entrai bruſquement.

La foudre tombant à leurs pieds les aurait moins ſurpris ; Solanges, ſur-tout, qui avait une de ſes mains dans celles de cette fille, la retira ſur le champ avec un mouvement qui marquait toute ſa confuſion: il avait l'air ſi honteux, & la phyſionomie ſi renverſée, qu'il me fit pitié.

Eſt-ce vous, mon ami, lui dis-je? en m'aſſeyant à côté de lui, & en lui prenant la main qu'il venait de retirer de celles de ſa maîtreſſe. Eſt-ce vous dont la conduite paſſée a toujours été un modele de ſageſſe & d'innocence? qui étiez l'exemple de vos compagnons? qui faiſiez l'admiration de vos amis? Eſt-ce bien vous que je vois livré à des excès ſi honteux?

En lui rappellant ainſi ſes

anciennes vertus, je cherchais à réveiller ſon amour-propre pour donner de nouvelles forces à ſa raiſon. Ah! mon ami, continuai-je, en donnant plus de véhémence au ſon de ma voix, ſans mettre plus de ſévérité dans mes expreſſions, l'aſpect du crime effarouche d'abord, mais lorſqu'on oſe l'enviſager il perd bientôt ſa laideur. Qui jamais aurait penſé qu'une ame comme la vôtre eût pû prendre quelque goût à la débauche? Le premier déſordre eſt le ſeul qui coûte, tous les autres ſont prompts & faciles.

Solanges ne pouvant ſoutenir ſa honte ni mes reproches, ſe leva pour ſortir de la chambre;

& ce fut avec tant de précipitation, qu'il renverſa une table de nuit qui ſe trouva devant lui, & ſur laquelle était la ſeule lumiere qui nous éclairait.

Craignant qu'il ne m'échappa, je courus après lui ; & le prudent Charpentier que j'avais laiſſé à la porte, l'ayant fermée en dehors, il ne put aller plus loin. En cherchant à tâtons dans la chambre, je le rencontrai ; & le prenant par le bras, ce n'eſt pas moi, lui dis-je, qu'il faut fuir, ce ſont vos remords ; & jugeant de ſes deſſeins par la force des mouvemens qu'il faiſait pour m'échapper, j'employai toutes les miennes pour le retenir. Mais Charpentier ayant appellé pour faire apporter de la lumiere, quelle fut ma ſurpriſe de trouver entre mes mains, au lieu de Solanges que je croyais tenir, le miſérable moine qui l'avait entraîné dans une ſi coupable débauche.

Solanges qui était aſſis dans un fauteuil à quatre pas de moi, ne parut pas moins ſurpris de l'apparition de ce ſcélérat: l'état où il était nous fit aiſément comprendre qu'il venait de partager le lit de la malheureuſe que le faible Solanges avait pris pour l'objet de ſes tendreſſes.

Il faut tranſporter ici pour l'intelligence de cet évenement ce que Solanges m'apprit en revenant avec moi, & ſavoir que cette fille était celle que cet abominable apoſtat avait enlevée à ſes parens; qu'il avait engagé Solanges à la prendre, mais que de ſon côté ayant affecté une réſiſtance qu'elle était bien éloignée de rendre éternelle, elle lui avait inſpiré aſſez d'amour pour ſe réſoudre à l'emmener avec lui; mais que les moyens de m'y faire conſentir ayant paru impoſſibles, ils avaient eu recours au déguiſement qu'ils avaient employé pour me tromper, & qu'elle n'avait pas manqué de lui faire valoir comme une preuve du plus violent amour.

Se voyant, par le congé que je lui avais donné, trompée dans ſes deſſeins, & déchue de toutes les eſpérances qu'elle avait pû former ſur le cœur & ſur la bourſe de Solanges, elle lui avait écrit avant de partir, une lettre pleine de tendres reproches, lui indiquant à tout hazard le lieu de ſa retraite. Elle avait laiſſé cette lettre dans un livre qu'il était en train de lire; & craignant mon reſſentiment, elle s'était, en effet, hâté de quitter Anvers avec ſon compagnon de débauche, qui l'y avait ſuivie ſans que nous le ſuſſions.

Ils avaient cherché à oublier dans les plaiſirs le mauvais ſuccès de leurs projets, & ils venaient de ſe mettre au lit lorſque Solanges était arrivé : l'obſcurité qui régnait dans la chambre lui avait permis de ſe cacher dans la ruelle, j'étais moi-même ſurvenu peu d'inſtans après ; & ne ſachant comment finirait cette aventure, il avait réſolu de profiter pour ſe ſauver du moment où le mouvement de Solanges avait éteint la lumiere.

Les nouvelles aſſurances de tendreſſes & de fidélité qu'il venait de recevoir à l'inſtant même de cette miſérable s'étant retracés à l'eſprit de Solanges, il la traita, ainſi que ſon compagnon, avec le plus grand mépris. Celui-ci ayant voulu répondre avec quelques termes peu meſurés, Solanges s'emporta juſqu'à le frapper de ſon fouet ; je l'empêchai de continuer, & l'entraînai hors de la chambre, ſans faire aucune attention aux injures & aux menaces de ce couple abominable.

Charpentier qui avait regret aux vingt-cinq louis qu'il avait donnés, voulait les reprendre, mais je lui ordonnai d'abandonner cette malheureuſe au regret d'avoir tiré ſi peu de profit de ſes artifices, & nous remontâmes à cheval ſur le champ.

Ce fût en chemin que Solanges m'apprit ce que je vous ai raconté plus haut ; mais il me fit trembler en m'avouant, avec la bonne foi qui lui était naturelle, qu'il avait été ſi aveuglé de cette malheureuſe paſſion, qu'il ignorait encore s'il ne ſe ſerait pas porté jusqu'à l'épouſer ſecrettement, ce qui lui eût été très-facile à exécuter dans le pays que nous venions de quitter.

Vous ne ſauriez croire, ajouta-t-il, combien cette coupable fille en l'eſpace de quinze jours avait fait de progrès ſur mon cœur; la générosité, la tendreſſe, la pitié, la vertu même, ou, du moins, ſes apparences, avaient été employées pour rendre la ſéduction complette.

Les apparences de la vertu, interrompis-je? expliquez-moi comment vous pouviez les accorder avec le commerce criminel dans lequel... Vous êtes dans l'erreur, me répondit Solanges, en m'interrompant vivement à ſon tour, ſi vous penſez que j'en aie obtenu d'autres faveurs que celles qui étaient plus propres à exciter mes deſirs qu'à les ſatisfaire; j'ai même eu toutes les peines imaginables, & j'ai ſouvent été obligé d'avoir recours à la ruſe pour lui faire accepter quelques préſens.

Je conçus de tant d'adreſſe & de manége que l'hiſtoire de l'enlevement faite à St. Felix avait été compoſée pour mieux toucher le cœur de Solanges dont on connaiſſait la bonté; il convînt que cette idée était vraiſemblable, & elle ſe trouva juſte en effet.

Vous voyez, lui dis-je, en quel précipice allait vous plonger votre faibleſſe; combien vous alliez devenir le jouet & la dupe de ce couple mépriſable, &, peut-être, payer un moment d'erreur de tout le bonheur de votre vie.

Vous, mon ami! allier votre cœur pur & vertueux à un cœur rempli de coruption & d'infamie! Comment avez vous pû former cette penſée? Comment a-t-elle pû s'arrêter un moment devant vous? Comment avez-vous pû vous réſoudre à perdre l'eſtime publique pour laquelle je vous ai toujours vu tant d'empreſſement, & la vôtre propre, la vôtre, ſans laquelle il n'eſt point de repos. Comment avez-vous imaginé pouvoir vivre content & ſatisfait dans la honte & l'ignominie ?

Étrange effet d'un délire qu'on ne ſaurait trop plaindre ! Ah ! mon ami, le premier pas que l'on fait pour ſe perdre, eſt celui que l'on fait pour ſe cacher.

Mais vous-même, ajoutai-je, vous auriez fait votre propre ſupplice ; vous-même auriez été votre bourreau & votre victime. Banni de toute ſociété, vous n'auriez oſé lever les yeux devant perſonne, & le poiſon de la jalouſie ſe ſerait joint au poignard du remords. Comment, n'auriez-vous pas penſé ſans ceſſe que celle qui s'eſt vendue une fois ne ſera pas toujours prête à ſe livrer pour une ſomme plus ou moins conſidérable : comment celle qui a conſenti à paſſer pour une infame pourra-t-elle deſirer de paraître honnête?

Vos enfans même, ces fruits précieux d'une union pure & légitime auraient fait le tourment de votre vie lorſque vous les auriez ſerré dans vos bras ; la crainte les aurait repouſſés de votre ſein, vous n'auriez oſé vous livrer aux doux ſentimens de votre cœur, & vous n'auriez ſû choiſir lequel aurait été le fruit de votre amour ou le gage de votre déshonneur. Ah ! mon ami, enviſagez-vous ce tableau ſous tous les points de vûe qu'il offre à mon cœur allarmé. (*) En effrayant ainſi Solanges ſur un péril paſſé, je le préſervais d'un péril à venir.

Satisfait de le trouver ſi do-

(*) Quand les Lettres du Marquis de Roſelle feraient moins intéreſſantes & moins agréablement écrites, on devrait toujours ſavoir une très-grande obligation à l'eſtimable Auteur qui a combattu d'une maniere ſi louable l'uſage ſi honteux d'épouſer des filles perdues ; c'eſt encore-là une obligation que nous avons à la nouvelle Philoſophie, qui, confondant les principes avec les préjugés, a ſecoué le joug de la bienſéance & de la pudeur. Je n'ai qu'une queſtion à faire.

Tout doit-il être commun entre deux époux ?

cile à la voix du devoir, & content du ſuccès de mon entrepriſe, je m'en retournais comme en triomphe, & ne prévoyais pas le malheur. . . . . . .

LETTRE XIX.

Du Baron à M. de Juliers.

POUVEZ-VOUS me croire aſſez indifférent à tout ce qui vous touche pour m'annoncer ſi froidement un malheur dont vous ne m'apprenez aucune circonſtance. N'avez-vous pas craint que mon cœur allarmé ne ſe le repréſentât ſous les formes les plus effrayantes? Vous, dont l'ame a éprouvé tant de fois les tranſes cruelles de l'incertitude, n'auriez-vous pas dû me les épargner. Au nom de tout ce qui nous lie, de tous les ſentimens douloureux que vous avez éprouvés, & que je ne crains pas de vous rappeller, pour vous engager à quelque compaſſion, ne me laiſſez pas plus long-tems dans une inquiétude ſi inſupportable.

A Vienne.

LETTRE XX.

De M. de Juliers au Baron.

JE me jette à vos pieds, mon cher Baron, pour vous demander mille fois pardon d'une étourderie qui vous a cauſé de ſi juſtes allarmes; la Lettre que je je vous ai écrite était ſi longue que deux feuilles n'ayant pû ſuffire, j'avais été obligé d'y ajouter la moitié d'une troiſieme, & c'eſt ce feuillet que j'ai oublié d'enfermer dans l'enveloppe. La poſte était partie lorſque je me ſuis apperçu de cette diſtraction, & l'ayant relue, j'ai prévu l'inquiétude où cette ſuſpenſion d'un malheur annoncé ſans ménagemens & ſans circonſtances avait dû vous jetter; mon impatience n'a pas été moins vive que la vôtre, & quoique ce malheur ait été plus grand que je ne le voyais alors, je commence avant d'entrer dans aucun détail par vous prévenir qu'il eſt, à peu de choſes près, réparé.

St. Felix n'avait pas vu ſans la plus vive douleur le refroidiſſement de Solanges à ſon égard; la perte d'un ami qu'il avait toujours chéri comme un frere, avait ſenſiblement touché ſon cœur; la crainte qu'il avait de le voir ſe livrer aux déſordres qu'il ne prévoyait que trop, ne lui cauſait pas moins d'affliction.

J'avais fait les mêmes remarques, & cette obſervation m'ayant engagé, comme je vous l'ai dit, à ne le plus charger comme auparavant de faire à Solanges les repréſentations convenables ſur ſes fautes, crainte de le lui rendre à la fin inſupportable: ce jeune homme ſenſible avait pris pour une indifférence de ma part ce qui n'était qu'un effet de ma prudence & de mon attachement pour lui.

L'affectation que j'avais eue de ne le pas emmener avec moi lorſque j'étais allé à la pourſuite de ſon ami, l'ayant confirmé dans cette injuſte prévention, il n'avait pû ſoutenir une indifférence ſi affligeante pour ſon cœur; & préſumant qu'il n'avait plus que froideur & mépris à attendre de nous, il était parti le cœur gonflé de notre ingratitude.

Nous étions rentrés ſi tard, que, fatigué comme il devait l'être de la chaſſe qu'il avait faite ce jour-là, nous ne crûmes pas devoir le faire réveiller pour lui apprendre notre retour ; j'avais, au contraire, recommandé à Charpentier de ſe coucher avec précaution.

Mais quelle fut la douleur de ce fidele domeſtique, lorſqu'étant entré dans la chambre de ſon maître à l'heure accoutumée, il trouva ſon lit ſans être défait, & une lettre qu'il avait eu ſoin de mettre en évidence, & qu'il adreſſait à Solanges.

Comme elle n'était point cachetée, ni même pliée, le reſpect de cet honnête garçon n'avait pû tenir contre ſon inquiétude ; & les premieres lignes lui ayant appris ſa fuite, il accourut pour me la remettre ; & me la montrant du plus loin qu'il m'apperçut, donnez-la vous-même à M. le Marquis, me dit-il, comme ſi j'euſſe dû ſavoir ce qu'elle contenait; pour moi, je n'aurai jamais la force de la lui porter, ſans ajouter mes reproches à ceux de mon maître qu'il me fait perdre, & dont il ne me dédommagera jamais.

Ne pouvant rien comprendre au diſcours de Charpentier, & les larmes qu'il verſait en me parlant me ſurprenant encore plus ſans m'inſtruire davantage, je pris à la fin cette lettre, dans laquelle j'eſpérai trouver l'éclairciſſement que ſa douleur l'empêchait de me donner, & j'y lus ce qui ſuit.

LETTRE XXI.

De St. Felix au Marquis de Solanges.

JE vais ceſſer d'offrir à vos yeux un ami qui vous fut cher, mais dont l'attachement vous eſt devenu à charge, & le zele importun. Parmi tous les ſacrifices que je vous ai faits, celui-ci coûte le plus à mon cœur; mais il s'en conſolera, ſans doute, par l'aſſurance qu'il vous ſera le plus agréable.

Après quatorze ans d'une union ſi intime, que notre enfance a vu naître, que les premiers rayons de la raiſon ont éclairés, que tant de preuves de ma part, que tant de promeſſes de la vôtre avaient rendue ſolemnelle !... Ingrat !... Quelle épithete ! & qu'il m'eſt douloureux que vous la méritiez ! Mon cœur en frémit, & ma main ſe refuſe à l'écrire...

Pourquoi m'engager à venir auprès de vous ? pour outrager mon cœur par des dédains ſi ſenſibles !... Jamais un voyage entrepris par l'amitié n'en fit recueillir des fruits plus amers. Avec quelle douce eſpérance je l'entrepris ! avec quelle vive impatience je l'exécutai ! Hélas ! que mon retour va être différent ! J'avais auſſi cru pouvoir faire quelque fond ſur celle de M. de Juliers, je n'avais rien négligé pour la mériter ; mais ſi je n'ai obtenu que ſon indifférence, j'oſe me flatter qu'il ne me refuſera pas ſon eſtime.

Gardez-vous de regarder comme une plainte de mon amour-propre ce ſoupir douloureux qui échappe à mon cœur ; où ma tendreſſe a été inutile, mes reproches ſeraient ſuperflus.

Cette lettre que je portai ſur le champ à Solanges à qui elle paraiſſait adreſſée, lui cauſa le plus vif chagrin. Il voulait en écrire une dans laquelle il aurait raſſuré St. Felix par les plus vives expreſſions de l'amitié la plus tendre ; mais l'impatient Charpentier ne voulut jamais l'attendre, & nous jura que nous ne le reverrions pas qu'il n'eût retrouvé ſon maître.

Nous dépêchâmes encore trois perſonnes par différentes routes ; & St. Felix étant parti à pied, nous ne doutâmes point qu'on ne le rencontrât bientôt. Nous n'en eûmes cependant aucunes nouvelles de tout le jour, & ce ne fut que le lendemain fort tard que le fidele Charpentier nous en donna ; mais elles étaient bien affligeantes.

St. Felix en marchant la nuit au hazard s'était égaré du chemin, & toujours profondément occupé de l'injuſtice & de l'ingratitude qu'il croyait éprouver de notre part : il était tombé dans une mine de tourbe, & s'était caſſé le bras ; il avait été obligé de paſſer la nuit dans ce lieu, ſouffrant les plus vives douleurs.

Les ouvriers étant venus le matin à leur travail, l'avaient trouvé en cet état, & l'avaient porté dans un château voiſin, dont le maître l'avait reçu avec toute l'humanité poſſible ; ce fut du Chirurgien même qui avait été employé à panſer St. Felix, que le pauvre Charpentier avait appris tout ce détail, dont chaque mot lui avait déchiré le cœur. Le véritable chagrin dont il nous avait vu pénétrés à ſon départ, ne lui avait laiſſé aucun doute ſur l'intérêt que nous prenions à St. Felix ; & ne pouvant ſe réſoudre à le quitter, il nous avait dépêché un exprès pour nous apprendre cette triſte nouvelle.

Nous montâmes auſſi-tôt à cheval ; & ne pouvant réparer le malheur dont nous étions la cauſe innocente, nous eſpérâmes, au moins, l'adoucir par le témoignage de nos regrets, & l'aſſurance d'un attachement inviolable.

En effet, dès que St. Felix nous apperçut, il nous tendit la main qui lui reſtait libre. Eſt-ce bien vous, chers amis, nous dit-il ?... Mais je ne dois, ſans doute, qu'à la compaſſion ce ſoin que vous prenez. Solanges ſe jetta ſur cette main qu'il appuya ſur ſon cœur, avec les marques de la plus vive affliction. Ah! cher St. Felix, lui dit-il, en verſant un torrent de larmes, ſi j'ai mérité ce doute outrageant de votre part, c'eſt la plus cruelle punition que je puiſſe recevoir de mes égaremens; mais ſi j'ai oublié vos leçons précieuſes, ſi j'ai détourné mes yeux de vos exemples ſalutaires, je n'ai pas ceſſé un moment de vous conſerver dans le fond de mon cœur l'amitié la plus tendre. Honteux de paraître ſi coupable devant un ami ſi vertueux, j'ai craint des reproches que je ne ſentais que trop mériter; mais fermement réſolu de vous prendre pour le modele de ma conduite, je vous promets de n'avoir jamais rien de caché pour vous.

St. Felix lui répondit, en laiſſant échapper quelque larmes d'attendriſſement, qu'il ne croyait pas avoir payé trop cher un changement ſi heureux.

Cette promeſſe était trop conforme à mes deſirs pour n'en pas prendre acte dans une ſituation ſi touchante; & voulant la rendre à jamais ſolemnelle & immuable, je me hâtai ſur le champ de faire garantir par le ſerment de l'honneur un engagement dicté par l'amitié.

M'étant, à mon tour, approché de St. Felix, je lui fis quelques tendres reproches de ſon injuſtice à mon égard, & lui ayant expliqué les raiſons qui m'avaient porté à ne pas le mener avec moi à la pourſuite de Solanges, je l'accuſai de trop de ſenſibilité, & lui promis bien de ne lui pas faire grace des réprimandes que j'avais à lui faire lorſqu'il ſe porterait mieux.

Ayant remercié M. de Maubrai, le maître de la maiſon, de ſes bontés pour St. Felix, & l'ayant prié de les lui continuer juſqu'au moment où il ſerait en état d'être tranſporté, nous nous retirâmes après lui avoir demandé la permiſſion de revenir le lendemain voir notre ami.

Voilà, mon cher Baron, ce

que vous auriez ſû plutôt ſans mon étourderie; & je dois ajouter, afin de ne pas vous laiſſer dans de nouvelles inquiétudes ſur le ſort de St. Felix, que l'appareil ayant déjà été levé deux fois, le Chirurgien nous donne les plus grandes eſpérances pour ſon rétabliſſement prochain.

Il me reſte encore à vous parler de la ſeconde viſite que nous avons faite à M. de Maubrai qui a reçu St. Felix avec tant d'humanité, & qui en a pris ſoin avec tant de zele; mais ces détails ſuffiront pour remplir la Lettre que je ne manquerai pas de vous écrire par l'ordinaire prochain. Adieu, cher Baron.

A Anvers.

LETTRE XXII.

De M. de Juliers au Baron.

MONSIEUR de Maubrai eſt Français. Il était Capitaine dans le Régiment de B... pendant les guerres de Flandres ; il eut occaſion de ſauver la vie & l'honneur de Madame de Pieronne, veuve d'un Gentilhomme Flamand, tué dans la campagne précédente au ſervice de la Reine.

Madame de Pieronne en jettant les yeux ſur ſon libérateur, ſentit que le poids de la reconnaiſſance ne lui ſerait pas un fardeau difficile à porter ; & s'étant conformée dans cette favorable prévention par les belles qualités qu'elle eut occaſion de reconnaître en M. de Maubrai, elle ne fit point difficulté de lui offrir des biens qu'il lui avait ſi généreuſement conſervés.

M. de Maubrai était peu favoriſé de la fortune, & quoique cette Dame eut près de vingt ans plus que lui, aimable & fraîche encore, elle ne lui inſpira aucune répugnance qui pût l'empêcher d'accepter une occaſion ſi avantageuſe.

La guerre étant finie, & ayant obtenu les marques d'honneur qui faiſaient foi de ſes bons ſervices, il ſe livra tout entier au ſoin des affaires de ſa nouvelle épouſe & à l'éducation de deux jeunes Demoiſelles qui étaient le fruit de ſon premier mariage, & dont les heureuſes diſpoſitions promettaient de répondre à ſes ſoins.

En effet, je n'ai jamais rien vu de ſi charmant que ces deux aimables Demoiſelles : leurs figures ſe reſſemblent autant que leurs caracteres ; & dans l'avantage du choix, je ne ſentirais que l'embarras de la préférence ; auſſi ſont-elles également l'objet des tendres ſoins de leur beau-pere, qui les chérit comme ſi elles étaient ſes propres filles.

Ce ne ſont point de ces figures qui frappent, mais qui intéreſſent & qui gagnent toujours à l'examen, parce qu'on croit y appercevoir les qualités du cœur ; on les y découvre en effet. Eh ! pourquoi les cacheraient-elles ? elles ne peuvent qu'y gagner ; on ne cherche à paraître ce que l'on n'eſt pas, que lorſque l'on craint de perdre en ſe montrant tel que l'on eſt.

Vives & même folâtres dans leur maintien, elles ſont réſervées dans leurs diſcours ; c'eſt l'enjouement & la naïveté de l'enfance joints aux lumieres de la ſageſſe & de la raiſon. Elles ſont plus ſerviables que polies, & plus attentives que prévenantes. C'eſt une choſe touchante que de les voir ſe diſputer dans les ſoins qu'elles rendent à

St. Felix, qui, confus de leurs bontés, eſt plus embarraſſé pour les remercier qu'elles ne le ſont pour le ſervir. Rien ne leur répugne, parce que tout les intéreſſe; & tels ſervices qui bleſſeraient la pudeur de femmes, peut-être moins honnêtes qu'elles, ne ſemblent pas ſeulement fixer leur moindre attention; c'eſt que leur ame eſt pure comme les ſentimens d'humanité qui les font agir, & que les vertus n'inſpirent jamais rien de déshonnête.

M. de Maubrai nous traita avec beaucoup plus d'affabilité à la ſeconde viſite qu'à la premiere. Si l'humanité l'avait obligé de recevoir chez lui un inconnu qu'un accident ne permettait pas de tranſporter plus loin, il n'avait pas cru devoir donner un libre accès dans ſa maiſon à des étrangers dont il n'avait aucune connaiſſance, & ce ne fût qu'aux informations qu'il fit de nous, que nous dûmes les marques de bienveillance que nous en reçûmes par la ſuite. Il ne nous fit pas un myſtere ni même des excuſes de cette réſerve, & nous ne vîmes que des raiſons d'applaudir à ſa délicateſſe dans une conduite ſi ſage, & qui nous était ſi avantageuſe.

Quelqu'idée que nous euſſions pris de ſon honnêteté, nous ne fûmes pas médiocrement ſurpris lorſqu'il nous déclara qu'il ſe flattait que nous ne prendrions pas d'autre logement que celui de notre ami, tant que ſa ſanté ne lui permettrait pas de quitter celui que le hazard lui avait procuré.

Nous vîmes trop de ſincérité dans ces offres pour pouvoir nous y refuſer, & quelques idées qui s'étaient déjà préſentées à mon eſprit me déterminerent à les accepter avec plaiſir.

Solanges, excepté le rétabliſſement de la ſanté de ſon ami, me parût prendre peu de part à tout le reſte; mais je n'attribuai cette ſombre indifférence qu'au changement ſubit de ſa ſituation.

Un homme qui eſt venu à bout

de ſortir d'une paſſion malheureuſe eſt comme s'il s'éveillait d'un ſonge pénible qui l'a fatigué toute la nuit. Tranquille dans ſon lit, il eſt bien ſûr de n'être plus parmi les rochers & les précipices ; mais il lui reſte encore une impreſſion de triſteſſe, un mal-aiſe que le tems ſeul peu diſſiper. Tel eſt Solanges: il a même des inſtans d'humeur qui me font méconnaître ſon caractere, dont le fond n'eſt que douceur & bienfaiſance.

Habitué à voir le ſuccès ſuivre ſes moindres deſirs, il faut que les malheurs lui apprennent à fléchir ſous le joug de la néceſſité; mais ſi quelque contradiction le dépite & le fait ſortir de ſa douceur ordinaire, la moindre réflexion le ramene à ſa bonté naturelle.

Un pauvre que nous rencontrâmes hier ſur le chemin où nous nous promenions, ſans doute preſſé par ſes beſoins, nous preſſa auſſi de les ſoulager; étonné de voir Solanges, pour la premiere fois, fermer l'oreille à la priere d'un malheureux; je ne donnai rien à celui-ci, dans la crainte qu'après avoir reçu de moi il ne ſe retira; & je ne voulais pas qu'un infortuné pût le quitter avec un refus. Enfin, plus fatigué de ſa demande que touché de ſa miſere, il tira quelques pieces de ſa poche, & les lui jetta plutôt qu'il ne ne les lui donna, en les accompagnant de quelques termes fort durs.

Eſt-ce vous, Solanges, lui dis-je, en affectant plus de ſurpriſe que de colere, eſt-ce bien vous qui écraſez de votre mépris un miſérable déjà accablé de ſa miſere? Eſt-ce en inſultant les malheureux qu'on les ſoulage? La dure inſenſibilité ſerait moins barbare qu'une telle commiſération: ce n'eſt pas l'aumône, c'eſt la charité qu'il faut faire, & ce que l'on donne, il faut le tirer de ſon cœur plus que de ſa bourſe.

Honteux & repentant de ſon emportement, Solanges voulait le réparer en courant après le pauvre. Arrêtez, lui dis-je, pour le punir ; ſi ce mouvement était venu de vous-même, je vous le laiſſerais ſuivre, & il vous ferait bien de l'honneur ; mais n'en ayant pas le mérite, il n'eſt pas juſte que vous en ayez la gloire.

Je n'ai jamais vu perſonne ſi confus & ſi humilié, & je ſuis bien ſûr que cette leçon ne ſortira jamais de ſa mémoire. Il eſt vrai qu'il ne faut que lui montrer la vertu, mais il faut la lui montrer. Quand le verrai-je de ſon propre mouvement aimer le beau, faire le bien, docile à la voix de l'amitié, ne plus écouter celle des paſſions, & ne ſe conduire que par les loix de la ſageſſe ?

N'ayant pû veiller aux premiers inſtans de ſon éducation, ni le préſerver des premieres erreurs, il ne me reſte qu'à lui faire tirer avantage de ſes propres fautes.

Il faut qu'une paſſion ſubjuguée, en lui faiſant goûter la ſatisfaction de la victoire, lui donne une élévation nouvelle, un attrait pour le grand, qu'il ait ſoif de l'eſtime publique; & que le chemin qu'il aura fait dans la carriere de la vertu, ne lui permettant plus de reculer ni de reſter à la même place, il marche ſans ceſſe à grands pas vers la gloire: il ne faut qu'être une fois ébranlé par cette noble impulſion, pour ne s'arrêter de ſa vie.

Au Château de Pieronne.

LETTRE XXIII.

Du Baron à M. de Juliers.

JE ſuis bien touché de l'accident arrivé au bon St. Felix ; mais lorſqu'il ſera guéri , grondez-le de ma part de l'excès de ſa ſenſibilité : lui que je regardais comme un ſage ! ... il s'eſt conduit comme un enfant.

L'amitié doit avoir plus de force & de généroſité ; c'eſt un état continuel d'épreuves & de patience. S'eſt-il donc imaginé qu'il n'y a que des plaiſirs à goûter , que des roſes à recueillir ? C'eſt un bien trop précieux , pour qu'il ne ſoit pas mêlé de quelques peines !

Lorſqu'un ami s'eſt dévoué à l'ami que ſon cœur a choiſi, dés ce moment il ne doit rien excepter des ſacrifices qu'il eſt toujours prêt à lui faire. Sa fortune, ſes penchants, ſon amour-propre, ſa vie, ſon bonheur.... Son bonheur! eh! peut-il en connaître d'autre que celui de ſon ami! il s'en occupe ſans ceſſe, il y travaille ſans relâche, malgré tous les obſtacles, malgré lui-même; il fait eſſuyer ſes froideurs, ſes refus, ſes injuſtices, ſes mépris, ſes injures, ſon ingratitude même, plutôt que de renoncer à l'eſpoir de le rendre heureux: ce qu'il ne peut gagner par ſes conſeils, il l'obtient par ſes larmes; ce qu'il ne peut empêcher par ſes reproches, il l'arrête par ſes cris, il ſe jette à ſes pieds, s'attache à ſes habits... Ah! qu'un ami eſt grand dans cette poſture humiliée! Quel eſt le cœur inſenſible & farouche que tant de tourmens ne pourront toucher?.... Que dis-je! en eſt-il pour la véritable amitié! elle ne trouve rien de pénible, rien d'anguleux; tout eſt coulant, tout eſt facile. Jamais un ami n'a répondu, *je ne puis... cela eſt impoſſible;* mais, *eſſayons, je le veux bien.* Si quelque vertu peut opérer des miracles, c'eſt à l'amitié qu'ils ſont réſervés; elle ne tranſporte pas les montagnes, mais elle les applanit;

elle franchit les mers, affronte les périls, parcoure le monde entier, va, revient, s'agite, s'épuiſe, & ne ſe fatigue jamais, telle eſt l'amitié : telle eſt celle que je reſſens pour vous, mon cher Juliers.

Quant à Solanges, n'en redoutez rien, le fond de ſon cœur eſt honnête, & il a de l'eſprit : ce n'eſt pas toutefois que les lumieres de l'eſprit défendent toujours un cœur contre le déſordre, mais elles doivent être regardées comme des reſſources puiſſantes, dont il y a toujours quelque choſe à eſpérer pour le retour à la vertu.

Je voudrais bien que Solanges pût plaire à l'une de ces airivé au pauvre St. Felix, il a bien fallu toucher quelque choſe de ce qui l'avait engagé à nous quitter. Je n'ai jamais vu d'inquiétude pareille à celle où était Solanges, dans la crainte que je ne laiſſâſſes échapper quelque choſe de ſes déſordres. Loin de la calmer, je me plûs à l'y tenir le plus long-tems qu'il me fut poſſible, pour lui faire ſentir la néceſſité d'une conduite irréprochable ; je laiſſai même échapper quelques mots, qui ne pouvaient rien ſignifier pour ceux qui n'étaient pas inſtruits, mais qui étaient propres à le faire trembler.

Lorſqu'après ſouper on nous eut conduits dans notre chambre, vous n'avez pas envie que l'on prenne une trop haute idée de moi, me dit-il d'un air chagrin, & la réputation de votre ami ne vous touche gueres.

Penſez-vous ce que vous dites, lui répondis-je, en le regardant ſérieuſement ſans rien ajouter? Ah! mon ami, me dit-il, en ſe jettant à mes pieds, j'ai peut-être mérité plus de ſévérité de votre part, mais votre bonté me faiſait eſpérer plus d'indulgence.

Je le relevai, l'embraſſai, & l'aſſurai que ce n'était pas pour le montrer odieux que je prenais le ſoin de le rendre eſtimable. Il m'avoua qu'il ne ſe conſolerait jamais des mépris d'une famille ſi reſpectable; & paſſant ſur le champ à l'éloge de Meſdemoiſelles de Pieronne, il s'étendit, ſur-tout, ſur celui de l'aînée, dont il n'avait pas ceſſé de conſulter les yeux pendant tout le tems que j'avais parlé de lui.

Elle de ſon côté, n'avait pas obſervé une contenance plus équivoque; elle m'avait examiné avec intérêt, elle m'avait parlé affectueuſement. Attentive à me prévenir, elle m'avait ſervi de tout avec empreſſement; je m'apperçus aiſément qu'elle cherchait à captiver mon eſtime par ſes diſcours comme mon amitié par ſes ſoins, & vous ſentez quelle part je devais prendre dans toutes ces prévenances.

Ou je me trompe fort, ou je ſerai bientôt un rôle intéreſſant, & je l'ambitionne plus que vous ne pouvez le croire.

Au Château de Pieronne.

LETTRE XXV.

De M. de Juliers au Baron.

SI l'on s'étonne quelquefois des révolutions que l'amour opere, il n'en cauſa jamais de plus étranges & de plus ſubites que celles qu'il vient de produire dans le cœur de Solanges. Nous l'avions mal connu, lorſque nous n'avions attendu de lui que froideur & indifférence, le ſoufre & le ſalpêtre ſont moins combuſtibles. Ce n'eſt pas du ſang, pour me ſervir des expreſſions d'un Auteur connu, c'eſt du vitriol & du feu qui circulent dans ſes veines. Une étincelle a cauſé cette incendie; un regard de la belle Sophie a embrâſé ce jeune cœur.

Honteux encore de ſes dernieres fautes, il n'oſait épancher devant moi ſes nouveaux ſentimens; mais j'ai eu pitié de lui, & lui faiſant connaître combien j'applaudiſſais à une paſſion que j'aurais pris plaiſir à faire naître moi-même, j'ai ſoulagé ſon cœur du poids énorme qui le ſurchargeait.

Oui; mon ami, m'a-t-il dit, en m'embraſſant à pluſieurs repriſes, il me ſemble que je ne compte mon exiſtence que du moment où j'ai connu l'adorable Sophie; dès l'inſtant où je l'ai vûe, ſes regards ont attiré mon ame à elle, ſa taille, ſon port, ſa figure ſe ſont trouvés au gré de mes deſirs; le ſon de ſa voix, la tournure de ſon eſprit, tous ſes mouvemens m'ont paru aſſortis à mon cœur; & ſoit qu'elle réponde à mes ſentimens, ſoit qu'elle n'ait pour moi que de l'indifférence, je ſens que je ſuis à elle pour ma vie. Je voulus faire eſpérer à Solanges un ſort plus heureux. Ah! me dit-il, avec emportement, gardez-vous de me flatter trop légerement, je puis aimer Sophie inſenſible ; mais ſi la douce eſpérance de la poſſéder un jour s'était gliſſée dans mon cœur, je ſens qu'on ne pourrait l'en arracher qu'avec ma vie. C'eſt en vos mains, ajouta-t-il, en me les ſerrant dans les ſiennes, que je remets la fortune de votre ami ; ſi vous croyez qu'il puiſſe mériter un ſi grand bonheur, augmentez-le encore, en faiſant qu'il vous en ſoit redevable,

J'aſſurai Solanges que mes ſoins ne ſeraient pas moins empreſſés que ſon amour, & je lui offris d'en parler ſur le champ à M. de Maubrai. Gardez-vous-en bien, me dit-il, c'eſt Sophie qu'il faut conſulter la première; je connais ſon reſpect & ſa ſoumiſſion pour ſes parens, vous pourriez avoir leur conſentement ſans obtenir ſon aveu, & je ne me conſolerais jamais de la devoir à l'autorité de ſa famille, & non pas au penchant de ſon cœur.

J'approuvai cette délicateſſe, & lui repréſentai que c'était à lui-même à s'aſſurer des ſentimens de ſa Maîtreſſe.

J'en conviens, me dit-il, mais quelqu'ardeur que vous voyez dans l'amour qui me tranſporte, je ſens que je ne pourrai jamais vaincre la crainte que j'ai de lui déplaire.

J'eſſayai de le raſſurer par toutes les conjectures favorables que mes obſervations pouvaient m'avoir fait tirer de la conduite de Mademoiſelle de Pieronne; mais il ne me fût pas poſſible de le réſoudre à ſe déclarer.

J'admirai les effets ſinguliers de l'amour, qui peut inſpirer tant de timidité dans une paſſion ſi violente. Allez, lui dis-je, en tâchant de le raſſurer, vous méritez trop pour eſpérer ſi peu; & je le quittai, en lui promettant ce qu'il exigeait de mon amitié.

L'aimable Sophie qui cherchait ſouvent l'occaſion de s'entretenir avec moi pour ſe dédommager, ſans doute, de la contrainte qu'elle ſe faiſait en évitant de ſe trouver ſeule avec Solanges, la belle Sophie, dis-je, me fournit bientôt l'occaſion de travailler à ſes intérêts.

Les éloges qu'elle donnait à mon attachement pour St. Felix & pour Solanges, qu'elle appellait mes deux enfans, & à leur ſoumiſſion pour mes conſeils, était ordinairement le ſujet de nos converſations, & fut encore le début de celle-ci, qui me conduiſit naturellement à parler à mon tour de leurs bonnes qualités. Je m'étendis malignement ſur celles du premier, qui reçurent d'abord quelques applaudiſſemens, & qui finirent bientôt par l'impatienter. Mais, enfin, je paſſai à celles de Solanges, & il ne me fut pas difficile de voir la différence d'intérêt qu'elle y mettait ; tout était remarqué, rien n'échappait, chaque mot entraînait un commentaire avantageux, & chaque éloge produiſait une réflexion favorable. Je m'étendis particuliérement ſur la douceur de ſon caractere, la droiture de ſon cœur, la tendreſſe de ſes ſentimens, ſur toutes les qualités qui ſont propres à rendre une union agréable & ſolide.

Je conçois aiſément, me répondit Sophie, ſans me regarder, & d'un ton qu'elle eſſayait de rendre indifférent, oui, je crois qu'il ne lui manquera rien pour faire le bonheur de l'épouſe qu'il choiſira....

L'occaſion était trop belle, auſſi n'allai-je pas plus loin. Oui, ſans doute, belle Sophie, il n'oubliera rien pour faire le bonheur de celle que ſon cœur aura choiſi ; mais vous êtes la ſeule qui puiſſiez faire le ſien ; je vous fais pour lui-même un aveu que ſon reſpect pour vous a retenu bien des fois ſur ſes lévres, & qu'il m'a moins confié que je ne le lui ai arraché : nous n'attendons que le vôtre pour faire agréer notre hommage à vos parens.

L'embarras & la rougeur de Sophie m'avaient déjà fait ſa réponſe, lorſqu'elle me dit que jamais elle n'aurait d'autre volonté que la leur; qu'elle avait toujours eu beaucoup de plaiſir à leur obéir, & qu'elle n'en éprouverait pas moins à ſuivre leurs ordres en cette occurrence.

J'avais vu Solanges paſſer pluſieurs fois devant la porte du cabinet dont il n'avait oſé approcher, mais Sophie étant ſortie auſſi-tôt qu'elle m'eût fait ſa réponſe, en feignant d'entendre la voix de ſa mere qui l'appellait, Solanges ne manqua pas d'accourir vers moi.

Il commença par s'arrêter à la porte ſans oſer entrer, mais ayant compris mes ſuccès à la ſatisfaction qui paraiſſait ſur mon viſage, il ſe jetta dans mes bras.

Venez, heureux jeune homme, lui dis-je, en le ſerrant ſur mon cœur, que votre ami ſoit le premier témoin de votre bonheur; on recevra votre main avec plaiſir, on vous aime, &

je me hâte de vous l'apprendre, avant que l'on me défende de vous le dire.

Pour vous montrer combien je ſuis preſſé de vous voir heureux, je vais à l'inſtant trouver M. de Maubrai & la mere de l'aimable Sophie. Adieu. Je n'ai pas, je crois, beſoin de vous dire que vous ne devez rien ſavoir juſqu'à mon retour.

Je laiſſai Solanges dans cet aimable délire qui ſuit le bonheur, & qui en fait le charme; & preſqu'auſſi rempli que lui de ſa félicité, j'allai trouver le beau-pere de Mademoiſelle de Pieronne.

Il reçut ma propoſition avec joie, & il y répondit au gré du nos deſirs. Il me conduiſit chez ſon épouſe, qui m'aſſura qu'elle verrait avec plaiſir ſa fille unie à un jeune homme dont elle eſtimait le caractere, & elle m'aſſura que les avantages de la fortune que ce mariage procurait à ſa fille, la touchaient infiniment moins que les belles qualités de Solanges.

Après les avoir remerciés tous deux des diſpoſitions favorables qu'ils montraient pour Solanges, je les priai de me permettre de les quitter un moment, afin d'aller lui apprendre leurs bontés.

Les parens de Sophie ne vous accordent pas ſa main avec moins de plaiſir quelle n'en a à vous donner ſon cœur, lui dis-je, d'auſſi d'auſſi loin qu'il put m'entendre; il voulut ſe lever pour venir à moi, mais il retomba ſur ſa chaiſe, comme accablé du poids de ſon bonheur: il en était tellement rempli, que je le voyais trembler par un effet de l'agitation qui s'était répandue dans tous ſes ſens; ſa bouche & ſes bras étaient reſtés ouverts, mais ſa langue était glacée, & ſes mains étaient immobiles; ſes yeux même avaient perdu leur vivacité, mais ils étaient remplis de tendreſſe & de langueur.

Il demeura long-tems comme enivré de cette plénitude de joie, & lorſqu'il put prononcer quelques paroles, elles exprimerent moins l'ordre de ſes penſées que le trouble de ſes ſens.

Ce fut un nouvel embarras, lorſque Monſieur & Madame de Maubrai étant venus nous joindre avec leur fille, Solanges voulut les remercier de l'honneur qu'ils voulaient bien lui faire.... en lui accordant.... le bonheur.... que ſes ſentimens... & ſa reconnaiſſance... jamais les lieux communs de la converſation n'avaient été ſi mal arrangés, & n'avaient eu tant d'expreſſion.

La contenance de l'aimable Sophie n'était pas plus libre que les complimens de Solanges n'étaient arrangés, mais elle était auſſi expreſſive; & M. de

Maubrai ayant pitié de leur ſituation, nous engagea à nous promener. Il dit à ſa fille de prendre le bras de Solanges, qui ne manqua pas de paſſer du côté droit, afin de pouvoir preſſer ce bras ſur ſon cœur.

Nous eûmes la complaiſance de prolonger cette promenade le plus qu'il nous fût poſſible; mais la nuit étant ſurvenue, chacun ſe raſſembla, & nous nous mîmes, ſelon la coutume, à jouer à ces jeux innocens, qui ne ſont pas ſans intérêt pour deux jeunes gens qui ſe trouvent dans la ſituation de Solanges & de Sophie.

Vous imaginez bien que nos amans, plus occupés d'eux qu'ils

ne l'étaient de nos jeu
bon nombre de gag
moi qui m'en étais acqu
moins de diſtraction, n'
aucun à réclamer, je fu
pour ordonner les pun
& le premier qui me tom
la main appartenant à Sol
je lui commandai d'em
deux fois Sophie; elle s'
mit en rougiſſant, & en m
tant un regard qui ſign
méchant, vous abuſez d
confiance.

Le ſecond gage appart
à elle, & la même peine lu
infligée; elle porta ſa mai
les lévres de Solanges, qui
fita de cette faveur, mais
prétendit que la pénitence n'é

pas remplie ; le papa & la maman penſerent de même, & défendirent de rendre le gage.

Après un long plaidoyer entre Solanges & Sophie ; on décida que celui qui avait fait la loi pouvait ſeul l'interpréter ; on s'en remit donc à ma déciſion, & Sophie prétendit que je pouvais, non-ſeulement l'interpréter, mais même en diſpenſer, & elle me promit le baiſer pour moi : je l'aſſurai du regret que j'avais de refuſer une faveur ſi précieuſe ; mais me retranchant ſur l'intégrité de mon miniſtere, j'ordonnai de nouveau à Sophie d'appuyer deux fois ſes lévres ſur celles de Solanges.

Je vois bien que tout le

monde me trahit, dit Sophie, en ſe ſauvant d'un air qui montrait qu'elle fuyait moins le baiſer que l'embarras de le donner.

M. de Maubrai ordonna à Solanges de courir après elle, il faillit nous culbuter tous en ſe levant. Quand les femmes fuient, c'eſt pour être atteintes ; auſſi Solanges eut-il bientôt ramené Sophie, qui conſentit à revenir d'elle-même, parce qu'il voulait la rapporter dans ſes bras. Preſſée de nouveau, eh bien ! dit-elle, j'aime mieux abandonner le gage que de remplir la pénitence. Oh ! j'y conſens, j'y conſens, répondit Solanges en battant des mains : cette exclamation fit baiſſer les yeux à Sophie, & ils ſe rempliſſaient déjà de larmes lorſque Solanges ſe hâta de lui montrer que c'était une petite boëte qui renfermait le portrait de ſa mere : les larmes que le dépit avait excitées coulerent bientôt de tendreſſe, & Sophie dit à Solanges d'un ton plein d'affection : rendez-le-moi, je vous prie. Solanges qui ne voyait qu'un ordre rigoureux dans une priere ſi douce, baiſſait les yeux à ſon tour, & ne répondait rien. Rendez-le-moi, mon ami, je vous en prie : ce mot le toucha juſqu'au cœur ; & lui faiſant éprouver ce tendre reſpect, cette ſatisfaction douce que l'amour attache au plaiſir de céder à l'objet aimé, il rendit la boëte, non-ſeulement avec ſoumiſſion, mais même avec plaiſir ; alors Sophie le regardant avec des yeux remplis de tendreſſe, baiſa le portrait, & le lui rendit ; il ne manqua pas de le baiſer à ſon tour : & tandis qu'il appuyait ſes lévres ſur la place que celles de ſa maîtreſſe venaient de toucher, elle le baiſa deux fois ſur la joue, & lui dit : recevez de ma reconnaiſſance ce que vous n'auriez dû qu'à ma complaiſance.

Eh bien ! Solanges, ajoutai-je, croyez-vous que ces jeux vaillent ceux de chez l'Ambaſſadeur de France ?

Je fus encore embraſſé pour

cette réflexion, car rien n'eſt ſi careſſant que les amans.

M. de Maubrai, qui eſt auſſi empreſſé que moi de faire le bonheur de nos jeunes gens, n'a remis leur mariage qu'à la fin de ce mois, c'eſt-à-dire, à ſon retour d'un voyage, pour lequel il eſt indiſpenſablement obligé de partir demain.

Solanges qui a compté ſur le champ qu'il y avait encore trois ſemaines, a commencé par murmurer un peu de ce délai; mais une réflexion bien digne de la bonté de ſon cœur, l'a conſolé ſur le champ: mon ami St. Felix, a-t-il dit, ſera de retour des eaux, & ſera bien content de pouvoir partager mon bonheur.

Je ne ſais ſi je vous ai appris que cet honnête garçon était parti il y a huit jours pour Aix-la-Chapelle, dont on lui a ordonné les eaux pour ſon bras.

J'ai fait auſſi une réflexion ; c'eſt que je ne crois pas qu'il me ſoit permis d'abuſer des bontés de M. de Maubrai, ſa confiance mérite la nôtre ; & quelque choſe qu'il en puiſſe arriver... Mais la connaiſſance que j'ai de ſon caractere ne me laiſſe aucune crainte ; il eſt trop au-deſſus de l'opinion... Adieu, cher Baron, que ne pouvez-vous être des nôtres !

Solanges vous écrit par le même ordinaire, répondez-nous par le premier.

Au Château de Pieronne.

LETTRE XXVI.

Du Marquis de Solanges à ſon Oncle.

AH ! mon cher Oncle, que je ſuis heureux ! Je le ſuis trop pour ne pas vous l'apprendre, & vous m'aimez trop pour n'y pas prendre le plus vif intérêt. Mon bon ami, à qui je dois tant de félicité, vous a déjà parlé de mon bonheur ; mais comment aurait-il pû vous le peindre, je ne puis l'exprimer moi-même !

Toutes les graces jointes à toutes les vertus ne vous donneraient qu'une légere idée de l'adorable Sophie, parce que vous ne pouriez les compter que les unes après les autres, & qu'elle vous les préſenterait toutes à la fois : ſon éclat éblouit, ſa gaieté plaît, ſa langeur touche ; elle intéreſſe, elle attache, elle pénetre, elle inſpire à la fois le plaiſir & la vénération, le délire & le reſpect. En la voyant, je me raſſaſie auſſi peu d'amour que d'admiration ; je ne conçois pas comment ma tendreſſe peut augmenter, & cependant elle eſt plus vive de moment en moment : oui, je l'adorerai toujours. Eh ! le moyen de ne la pas aimer de plus en plus, en l'eſtimant chaque jour davantage ! Oui, mon cher oncle, j'en ſuis certain, vous partagerez avec moi tous ces ſentimens dès le moment où vous la verrez. En attendant, daignez les approuver, & recevoir ceux du reſpectueux & ſincere attachement avec lequel, &c.

Au Château de Pieronne.

LETTRE XXVII.

Du Marquis de Solanges à St. Felix.

SONGES à quitter tes eaux, mon cher St. Felix, pour venir boire du vin aux nôces de ton ami. J'épouſe l'adorable Sophie; en te la nommant, c'eſt te peindre tous les tranſports de mon cœur, & en te diſant qu'il me reſte encore quinze jours à attendre, c'eſt te faire connaître toutes les impatiences qui l'agitent.

On prétend que ce retard accablant, qu'on appelle un léger obſtacle, me fera mieux ſentir le prix de mon bonheur. Quel pitoyable raiſonnement ! il durerait depuis mille ans, qu'il ne ſerait pas altéré, pas affaibli de la millieme partie. Viens en être témoin, cher ami ; viens l'admirer, en jouir, t'en pénétrer, & l'augmenter en le partageant. Tu ne voudrais pas qu'il manquât, par ta faute, quelque choſe au plus beau moment de ma vie.

LETTRE XXVIII.

De Charpentier à M. de St. Felix.

AH ! Monſieur ! comment vais-je faire pour vous apprendre des événemens que je ne puis moi-même concevoir, quoique j'en aie été le témoin ? Pourquoi m'avez-vous empêché de vous ſuivre ?

M. de Maubrai, que nous n'attendions que dans huit jours, eſt arrivé avant-hier ; on était à table, il s'y eſt mis, après avoir donné & reçu mille marques de la joie que ſon retour cauſait à tout le monde.

L'empreſſement de hâter le bonheur de M. le Marquis & de Mademoiſelle Sophie, lui avaient, à ce qu'il a dit, fait accélerer la fin de ſes affaires, qu'il avait heureuſement terminées, au moyen de quelques légers ſacrifices.

La nôce ne devait être remiſe qu'à demain; au ſortir de table M. de Juliers, qui ſemblait reſſentir, plus que tout autre, la ſatisfaction commune, a prié M. de Maubrai de le conduire dans ſon cabinet, ils y ſont reſtés plus de deux heures; j'ignore ce qu'ils ont dit, mais depuis cette malheureuſe converſation, tous les maux à la fois ſont tombés ſur nous.

M. de Juliers s'eſt retiré dans ſa chambre, M. de Maubrai a été trouver M. le Marquis dans la ſienne, il n'y a demeuré qu'un inſtant; auſſi-tôt qu'il en a été ſorti, M. le Marquis a paſſé dans dans celle de M. de Juliers; il avait l'air hors de lui-même, j'ai cru m'appercevoir qu'il cachait quelque choſe ſous ſa robe-de-chambre; il m'a ordonné de ſortir, je ne ſavais ſi je devais lui obéir; mais M. de Juliers, qui depuis qu'il était rentré, avait la tête appuyée ſur ſa main, & les yeux baiſſés, paraiſſant dans la plus grande conſternation, n'ayant point changé d'attitude à l'arrivée de M. de Solanges, & m'ayant, au contraire, fait ſigne de la main, ſans lever les yeux, de les laiſſer ſeuls, je me ſuis retiré. A peine ai-je été ſorti, qu'on a fermé la porte avec violence; les transports de M. le Marquis ont éclatés, & les cris qu'il jettait allaient m'engager à rentrer malgré les ordres que j'avais reçu, lorſque M. le Baron, que tout le monde croyait encore à Vienne, eſt entré bruſquement. Son apparition a ſuſpendue la fureur de M. le Marquis; mais un moment après on m'a appellé, & je l'ai trouvé étendu ſur le plancher, ſon épée à côté de lui; d'abord je l'ai cru mort ou bleſſé dangereuſement, mais il n'était qu'évanoui. Je l'ai porté ſur ſon lit ; M. le Baron & M. de Juliers m'ont ſuivi, & ſe ſont empreſſés à lui faire reprendre ſes ſens. A peine en a-t-il recouvré l'uſage qu'il s'eſt jetté à bas de ſon lit, & s'eſt précipité aux genoux de M. Juliers, qui l'a relevé ; auſſi-tôt ils ſe ſont long-tems tenus ſerrés dans les bras l'un de l'autre, enſuite ils ſe ſont aſſis tranquillement, & M. le Baron m'a ordonné de tenir tout prêt pour partir le lendemain à la pointe du jour.

A ce mot, M. le Marquis a levé les mains au ciel, mais ſans proférer une ſeule parole. Ils ne ſe ſont couchés ni l'un ni l'autre ; & M. le Marquis a paſſé la nuit à écrire une lettre qu'il ma donnée, pour remettre à la femme-de-chambre de Mademoiſelle Sophie, au moment de notre départ; mais j'ai appris qu'elle était partie dès le ſoir même ainſi que ſa *Maîtreſſe.*

Nous ſommes partis à ſix heures du matin ſans parler à perſonne, & nous avons pris la route de Bruxelles.

Mais ce qu'il y a de moins concevable, c'eſt que nous étant arrêtés à Malines, M. de Juliers eſt diſparu, & nous l'avons inutilement attendu juſqu'au ſoir.

Alors M. le Baron a marqué la plus vive inquiétude, & M. le Marquis s'eſt livré au plus affreux déſeſpoir; la fiévre l'a pris ſur le champ, le tranſport l'a agité toute la nuit ; & malgré l'état dangereux où il eſt, M. le Baron eſt parti ce matin avec deux domeſtiques qui l'avaient ſuivi ; il a encore emmené les deux qui ſervaient M. de Juliers, & m'a laiſſé ſeul avec M. le Marquis, qu'il m'a recommandé de ne pas quitter un moment.

J'ai profité d'un inſtant de ſommeil qui vient de s'emparer de lui pour vous apprendre tant d'événemens ſi étranges, & vous prier de venir au ſecours de votre ami, à qui je crains bien de rendre des ſervices inutiles.

A Malines.

Fin de la premiere Partie.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un manuſcrit intitulé, *Mémoires du Marquis de Solanges*, premier Volume. L'Auteur y donne pluſieurs leçons utiles, non ſeulement aux jeunes gens qui entrent dans le monde, mais encore aux perſonnes qui ſe propoſent de leur y ſervir de guides. A Paris, le 27 Février 1766.

Rémond de Ste. Albine.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410